22-1





Ornithos

Revue d'ornithologie de terrain



Janvier-Février
2015 (n° 111)

ISSN 1254-2962 – 8 €

Identification et statut en France du Pouillot de Sibérie
La nidification du Grand Gravelot dans l'archipel de Molène
Première mention française du Rougequeue de Moussier

En direct du CHN : compte rendu de la réunion plénière de 2014
Fidélité de la Pie-grièche à tête rousse à son site de nidification
Nouvelles ornithos françaises en images : octobre 2014-janvier 2015

Ornithos

Numéro 22-1 — Revue d'ornithologie de terrain — Janvier-Février 2015

Photo de couverture: Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Sarthe, janvier 2009 (Fabrice Jallu).

Dessins au trait (François Desbordes): **2** Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, **14** «Rapport CHN», **16** Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, **39** «Analyses bibliographiques», **42** «Nouvelles ornithos».

Photo de fond: **54-55** Bruants des neiges *Plectrophenax nivalis*, Rimouski, Québec, Canada, avril 2004 (Marc Duquet).

Ornithos
Revue éditée par la Ligue pour la Protection des Oiseaux
Les Fonderies Royales, BP 90263, 17305 ROCHEFORT CEDEX
Tél. 05 46 82 12 34 – E-mail: *ornithos@lpo.fr* – Site Internet: *www.lpo.fr*
Responsable des publications LPO, conseiller éditorial: Yann Hermieu
Directeur de publication: Philippe J. Dubois (*pjdubois@orange.fr*)
Rédacteur en Chef: Marc Duquet (*ornithos@lpo.fr*)
Comité de rédaction: Pierre Crouzier, Bernard Deceuninck, Philippe J. Dubois, Olivier Duriez, Marc Duquet, Jean-Yves Frémont, Yann Hermieu, Guilhem Lesaffre, Georges Olioso, Cédric Peignot, Gwenaël Quaintenne, Sébastien Reeber, Pierre Yésou, Maxime Zucca.
Maquette: «Les Petits Hommes» **Mise en page**: Marc Duquet
Résumés anglais: Dr Griff J. Warrilow **Correction**: Guilhem Lesaffre
Articles, notes, courriers, photos et dessins pour publication:
Marc Duquet, *Ornithos*, 22 avenue du Tambourin, 34230 VENDÉMIAN
Tél. 04 67 96 77 90 ou 06 10 83 38 52 – E-mail: *ornithos@lpo.fr*
Marketing et promotion: Yann Hermieu, LPO, Les Fonderies Royales, BP 90263, F-17305 ROCHEFORT CEDEX. Tél. 05 46 82 12 34
Abonnements et achat de numéros: Béatrice Bertrand, LPO, BP 90263, F-17305 ROCHEFORT CEDEX. Tél. 05 46 82 12 41 – E-mail: *adhesion@lpo.fr*
Tarif d'abonnement 2015 (6 numéros): France et Europe; membre LPO 39 €; non-membre LPO 44 €; paiement par carte bancaire ou par chèque libellé à l'ordre de la Ligue pour la Protection des Oiseaux (ou LPO).
Photogravure: Lézard Graphique, Aytré **Impression**: Imprimerie Lagarde, Breuillet, labellisée Imprim'Vert **N° de commission paritaire**: 1215 G 87371
ISSN 1254-2962 **Dépôt légal**: bimestriel, janvier-février 2015.

Ornithos publie des articles et notes traitant de l'observation, de l'identification, du statut, de la biologie et de la protection des oiseaux du Paléarctique occidental, en particulier de France. *Ornithos* publie ainsi les rapports annuels du réseau de suivi des espèces nicheuses rares et menacés en France (réseau ENRM), du Comité d'Homologation National (CHN), les Notes d'ornithologie française, les rapports de la Commission de l'Avifaune Française (CAF), diverses études et enquêtes ornithologiques nationales, des articles d'identification des oiseaux visibles en France, des analyses des nouveaux livres ornithologiques, des photos des derniers oiseaux remarquables observés en France, et diverses informations ornithologiques. Les propositions d'articles et de notes doivent porter sur le statut d'espèces d'oiseaux appartenant à l'avifaune française; l'identification des oiseaux visibles en France ou en Europe de l'Ouest; la description de sites français ou internationaux intéressants pour l'observation des oiseaux; tout sujet ayant trait à l'ornithologie de terrain et à l'avifaunistique française. Les auteurs d'articles et notes s'engagent à réserver à *Ornithos* l'exclusivité des textes qu'ils proposent. Les manuscrits doivent être adressés par e-mail (*ornithos@lpo.fr*), sous forme de fichiers de texte (*Word*, *OpenOffice*, *LibreOffice*, etc. au format *.doc .docx .odt* ou *.rtf*) contenant le texte seul (sans illustration!). Les photographies numériques (au format brut, ni recadré ni retouché, JPEG de préférence) doivent être envoyés séparément (via un serveur *ftp* si leur «poids» est trop élevé). Pour les cartes et les graphiques, un modèle sur papier ou fichier JPEG et un tableau des valeurs sont requis (un fichier vectoriel «éditable», enregistré en *.eps* ou *.wmf* convient également). L'ordre systématique, les noms scientifiques, les noms français et les noms anglais utilisés dans *Ornithos* suivent la *Liste des oiseaux du Paléarctique occidental* (*Ornithos* 18-3: I-XXVIII) mise à jour par les publications de la Commission de l'Avifaune Française (CAF). Pour les oiseaux ne figurant pas sur cette liste, l'ordre systématique et la nomenclature utilisés sont ceux de: *Noms français des oiseaux du monde* (MultiMondes 1993).

édito

Le temps du numérique

Parce qu'il faut vivre avec son temps, *Ornithos* a désormais sa page Facebook ! Elle permettra à l'équipe éditoriale de vous fournir des informations en temps réel, comme par exemple annoncer la parution prochaine d'un numéro et vous en donner en avant-première le sommaire, ou encore répondre ponctuellement à vos questions.

Elle servira aussi à mettre à la disposition des lecteurs les références Internet d'articles cités dans la revue et dont il est souvent très complexe de recopier sans erreur l'adresse URL. Là, un simple clic suffira !

Vous y trouverez aussi des liens permettant le téléchargement de deux fichiers PDF très utiles : le premier regroupe les sommaires de tous les numéros d'*Ornithos* de 1994 à 2014, le second est une compilation des index alphabétiques de toutes les espèces dont il a été question dans ces 21 premiers volumes d'*Ornithos*. Il suffit pour cela de faire une recherche de mots-clés (par exemple, un thème, un nom d'espèce, un auteur, un lieu, etc.) avec votre lecteur de PDF, puis de naviguer d'une référence à l'autre.

Le fichier « Sommaires » permet de rechercher un article que vous vous souvenez avoir lu dans *Ornithos* sans savoir dans quel numéro c'était... mais aussi de trouver les références de tous les articles ayant traité d'une espèce donnée (ou un genre) ou encore ceux ayant été écrits par l'un de vos amis ornithos, etc.

Le fichier « Index alphabétiques » permet une recherche sur le nom français ou le nom scientifique (au choix) d'une espèce donnée et de trouver :

• là encore, tous les articles et notes traitant spécifiquement de cette espèce (le numéro de page est alors indiqué en gras) ;

• mais aussi les articles dans lesquels il est largement question de l'espèce, même si l'article ne lui est pas spécialement consacré ;

• toutes les photos de cette espèce publiées dans la rubrique « Les Nouvelles ornithos en images » ;

• et toutes les brèves de la rubrique « Infos » traitant de l'espèce en question (numéro de page également en gras).

L'adresse est complexe, nous vous en ferons donc grâce ici... mais pour y accéder, il suffit de taper « Revue *Ornithos* Facebook » dans la barre de recherche Google et elle apparaîtra en première position des résultats de la recherche !

Mais surtout n'oubliez pas de vous déconnecter de temps à autre pour aller dehors observer les oiseaux sauvages !

Philippe J. Dubois
Directeur de publication

Marc Duquet
Rédacteur en chef

Le Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, nicheur emblématique de l'archipel de Molène, Finistère



Pierre Yésou[1], *Hélène Mahéo*[2], *Gaël Moal*[3] *& Cécile Lefeuvre*[4]

Situé à la pointe de Bretagne, entre le continent et l'île d'Ouessant, l'archipel de Molène, Finistère, est formé d'îles et îlots bas, points culminants d'un vaste plateau immergé s'élevant de quelques mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers (fig. 1). C'est sur cet archipel que la nidification du Grand Gravelot *Charadrius hiaticula* a été signalée pour la première fois en France, au milieu des années 1950 (Ferry 1955, 1956). Ces îles continuent à héberger une part importante de l'effectif français de ce petit limicole : forte de 40 à 50 couples ces dernières années, la population de l'archipel représente en effet près de 20 % de l'effectif nichant en France, estimé entre 170 et 240 couples depuis 2010 (Dupuis *et al.* 2012, Quaintenne *et al.* 2013, 2014). Le Grand Gravelot étant considéré comme nicheur vulnérable en France (UICN *et al.* 2011), la conservation de la population de l'archipel de Molène constitue un enjeu important. Nous actualisons ici l'historique de cette population, tout en fournissant des éléments recueillis localement sur sa biologie de reproduction et en ébauchant une réflexion sur des mesures à même d'assurer sa conservation.

Méthodes de dénombrement

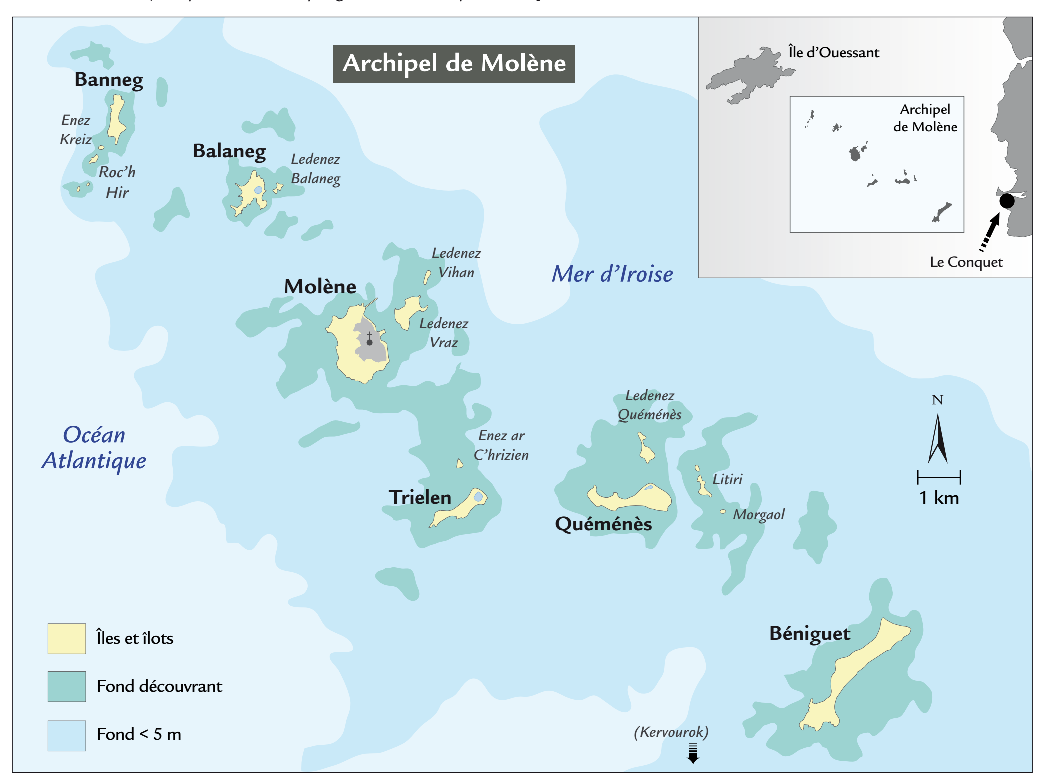
Trouver le nid d'un couple de Grand Gravelot nécessite généralement de surveiller longuement les allées et venues des oiseaux, en tenant compte du fait que le stationnement d'un observateur trop près de leur territoire peut perturber les nicheurs. Par ailleurs, la période de reproduction est très étalée : les gravelots font généralement une voire deux pontes de remplacement en cas d'échec initial, et certains couples peuvent élever deux nichées dans la saison ; tous les couples n'ont donc pas un nid actif au même moment, et le nombre de pontes déposées sur un site au cours de la saison est presque toujours supérieur au nombre de couples présents. Aussi les estimations d'effectif s'appuient-elles en bonne part sur le dénombrement des couples cantonnés. Cela était systématiquement le cas pour les observations anciennes : jusqu'aux années 1990, les îles de l'archipel n'étaient visitées qu'un ou deux jours dans la saison, et pas chaque printemps, à l'exception de Banneg qui a reçu des visites plus nombreuses dès la fin des années 1970, en particulier pour le baguage des Océanites tempêtes *Hydrobates pelagicus* et l'étude des Goélands marins *Larus marinus*. À propos des dénombrements des années 1960 et 1970, Monnat (1980) écrivait : « *Ce sont les couples, et non les nids trouvés, que nous avons comptés. [...] L'erreur par défaut due à la discrétion des gravelots nicheurs (manifestations vocales et comportementales beaucoup moins spectaculaires* [que chez l'Huîtrier pie *Haematopus ostralegus*], *pontes et poussins très difficiles à découvrir) nous paraît l'emporter nettement sur l'erreur par excès qu'entraîne la présence, parfois attestée, de couples non reproducteurs. [...] Les chiffres proposés doivent donc être considérés comme des minima* ». Plus récemment, Bargain *et al.* (1996) reprenaient les termes de Monnat (*op. cit.*) tout en recommandant « *d'effectuer deux passages sur les sites de nidification : le premier fin avril ou début mai, le second fin juin ou début juillet* ». Actuellement, chaque gestionnaire adapte les protocoles de dénombre-

[1] *ONCFS, Conservateur de la réserve de Béniguet* [2] *Bretagne Vivante, Conservatrice de la réserve naturelle d'Iroise* [3] *ONCFS, Service départemental du Finistère* [4] *AAMP, Parc naturel marin d'Iroise.*



1. Île de Molène, Finistère, avec ses ledenez (à droite) et Balaneg (en arrière-plan à gauche), octobre 2009 (Julien Courtel/Agence des aires marines protégées). *Molène island and islets with Balaneg island (background left), Molène archipelago, Brittany.*

fig. **1.** Carte de localisation des îles et îlots de l'archipel de Molène, Finistère (en accord avec l'usage des gestionnaires d'espaces protégés de l'archipel, le nom de plusieurs îles et îlots suit une graphie bretonne ; pour les autres, il s'agit de la toponymie figurant sur les cartes IGN). *Map of Molène archipelago, westernmost tip of Brittany, with name of islands and main islets.*





2. Habitat de nidification du Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, île de Banneg, Finistère, octobre 2013 (Hélène Mahéo/Bretagne Vivante). *Typical breeding habitat of Common Ringed Plover on Banneg island, Molène archipelago, Brittany.*

ments à sa propre expérience et au temps disponible pour cette tâche. Sur les îlots de la réserve naturelle (Banneg, Balaneg et leurs îlots annexes, Trielen), les nids sont systématiquement recherchés et cartographiés, et leur contenu est suivi à raison d'une visite tous les quinze jours entre fin avril et août ; cela permet d'évaluer le nombre de pontes de remplacement en cas d'échec de la reproduction, et d'obtenir une estimation de l'effectif nicheur et de la production en jeunes. Les gravelots nichant sur Quéménès ont été récemment recensés en suivant un protocole similaire. Sur Béniguet, le dénombrement des couples cantonnés fin mai-début juin fournit la base de l'estimation de l'effectif nicheur ; ce dénombrement est réalisé sur une semaine environ, une période de prospection courte limitant les erreurs liées aux éventuels déplacements de couples ayant échoué ; la cartographie des couples cantonnés, et celle des nids repérés pendant ou en dehors de cette prospection dédiée, permettent une estimation satisfaisante de l'effectif nicheur. Les autres îles sont prospectées beaucoup moins fréquemment, et les effectifs qui les concernent reposent souvent sur des estimations réalisées à une ou deux dates.

Historique et évolution des effectifs

De 1880 à 1956

Des ornithologues reconnus ont visité l'archipel de Molène à plusieurs reprises entre 1880 et 1936, sans y signaler la nidification du Grand Gravelot (références *in* Monnat 1980). Visitant l'île de Béniguet en 1954, Camille Ferry y notait la présence d'une vingtaine de couples nicheurs. Puis il observait la nidification de l'espèce sur sept autres îles : en 1954-1956, l'archipel hébergeait une cinquantaine de couples (Ferry 1955, 1956). On peut en déduire que l'espèce s'est implantée après 1936 et au plus tard au début des années 1950, ce qui correspond à la période durant laquelle la plupart des goémoniers et paysans ont quitté les petites îles de l'archipel, auparavant très peuplées (voir par exemple Simier 1994, Vidal 1996).

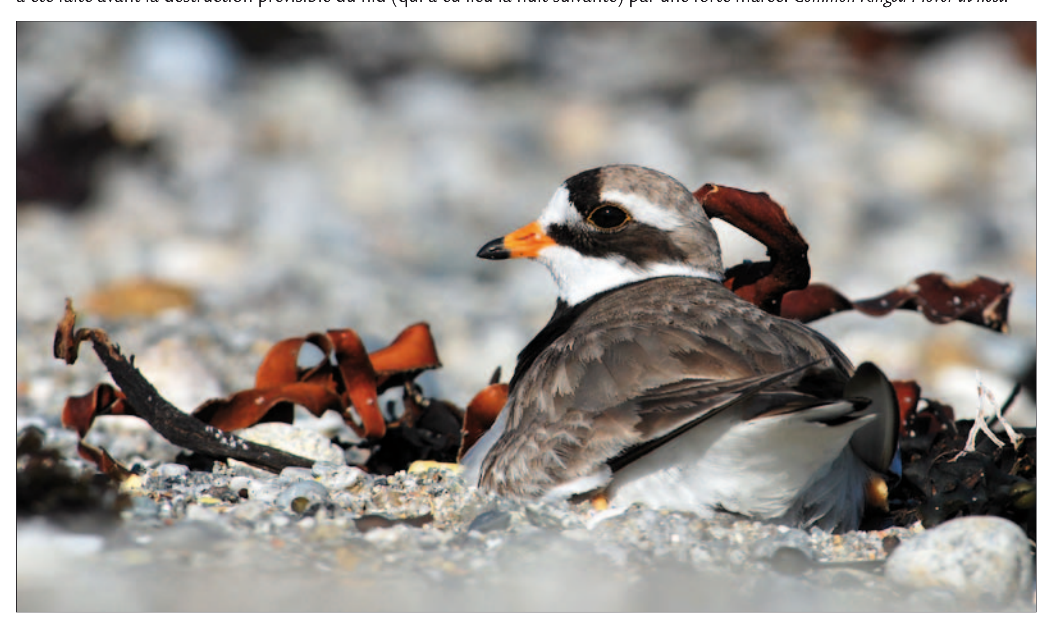
Années 1968 et 1969

Le premier comptage systématique à l'échelle de l'archipel a été organisé en 1968, à l'occasion du premier recensement régional des oiseaux marins nicheurs : l'effectif, qui « *sembl[ait] en léger accroissement* » (*Ar Vran* 1 [1968] : 183), était alors de 68-71 couples répartis sur onze îles et îlots (Brien 1970 ; tab. 1, en fin d'article).
Les informations sur les quelques dénombrements qui ont suivi sont ambiguës. Dressant le premier historique de la nidification de l'espèce en Bretagne, Monnat (1980) parlait de recensements en 1968 et 1969, mais le tableau qu'il a publié ne comprend aucune ligne pour 1968, tout en fournissant des résultats pour 1969-1970. Et les effectifs qu'il citait pour 1969-1970 sont semblables à ceux donnés pour 1968 par Brien (1970), si ce n'est que Brien listait séparément les « ledenez » (îlots satellites d'une île plus grande) alors que Monnat a rattaché les chiffres des ledenez aux îles dont ils dépendent ; à cela près, les données de 1968 et de 1969-1970 ne diffèrent que d'un couple, sur l'île de Banneg. Les archives de Bretagne Vivante indiquent qu'il y a eu un recensement partiel en 1969, et pas de dénombrement en 1970 (B. Cadiou, comm. pers.) : il s'agit donc d'une confusion de dates dans l'article de Monnat.

Période 1972-1978

Monnat (1980) donnait également les résultats d'un dénombrement effectué en 1972 (du 7 au 9 juillet : *Ar Vran* 5 [1972] : 61 ; tab. 1), tout en précisant que certains îlots n'avaient pas été visités ; malgré la sous-estimation certaine des effectifs, il concluait que ceux-ci « *ne [pouvaient] pas atteindre 70 couples et le déficit par rapport au recensement précédent était sans doute supérieur à 10 couples* ».
L'estimation suivante regroupait les observations de 1978 et 1979 (Monnat 1980), mais peut-être s'agit-il plutôt de 1977 et 1978 selon les archives conservées par Bretagne Vivante (B. Cadiou, comm. pers.) : 52-55 couples étaient alors signalés (Monnat 1980 ; tab. 1). La littérature régionale sera ensuite longtemps muette sur la taille de la population de Grand Gravelot de l'archipel de Molène, tout en fournissant occasionnellement des informations sur l'une ou

3. Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, adulte au nid, île de Quéménès, Finistère, mai 2010 (Gaël Moal/ONCFS). Cette photo a été faite avant la destruction prévisible du nid (qui a eu lieu la nuit suivante) par une forte marée. *Common Ringed Plover at nest.*



l'autre des îles. Aussi, dans leur synthèse sur les limicoles nicheurs de France, Dubois & Mahéo (1986) étaient-ils dans l'impossibilité de donner un chiffre pour l'archipel, soulignant une insuffisance de suivi postérieurement à 1978. Malgré ce manque d'informations, ces auteurs signalaient une diminution sur l'archipel : nul doute que ce faisant, ils paraphrasaient Monnat (1980). À noter que Bargain *et al.* (1996) ont par erreur indiqué 45-49 couples en 1986 dans l'archipel de Molène, citant Dubois & Mahéo (1986) comme source de cette estimation. Mais la lecture du rapport de Dubois & Mahéo (*op. cit.*) est sans ambiguïté : cette fourchette d'effectifs concerne les oiseaux nichant sur le littoral continental de Bretagne, pas sur l'archipel de Molène.

Années 1992 et 1996

Après plus de 10 ans sans estimation, une prospection presque complète de l'archipel a été organisée en 1992, indiquant la présence de 37 à 40 couples. Litiri et Morgaol, seules îles qui n'avaient pas été visitées, n'étaient pas susceptibles d'héberger plus de 3 couples.

Puis, à l'occasion du recensement national des limicoles effectué en 1996, seulement 28-30 couples étaient dénombrés dans l'archipel (Bargain *et al.* 1996), ou plutôt 27-30 selon les archives de Bretagne Vivante (*fide* B. Cadiou, comm. pers.). Jamais un effectif aussi faible n'avait été enregistré sur l'archipel. Une sous-estimation est envisageable du fait du peu d'expérience préalable dans le suivi de cette espèce (en 1996, l'équipe en charge de Béniguet y suivait les gravelots depuis quelques années mais aucun dénombrement n'avait été effectué depuis plusieurs années sur la plupart des autres îles, y compris celles classées en réserve naturelle à l'automne 1992). Ceci dit, la population nicheuse de Grand Gravelot de l'archipel de Molène était certainement à un niveau bas au milieu des années 1990.

Depuis 2010…

Aucun dénombrement complet de l'archipel n'a ensuite été entrepris jusqu'en 2010 : 50 à 69 couples nichaient dans l'archipel cette année-là, l'effectif réel se situant très probablement vers le haut de cette fourchette (tab. 1).

Puis le Parc naturel marin d'Iroise (PNMI) a pris en charge l'animation d'un suivi à l'échelle de l'archipel, afin de couvrir annuellement l'ensemble des îlots. Cette initiative permet entre autres d'alimenter l'enquête nationale sur les espèces nicheuses rares et menacées (Quaintenne *et al.* 2013, 2014). À l'échelle de l'archipel, 45-49 couples ont été recensés en 2012 et 40-44 en 2013 (tab. 1), ces effectifs étant peut-être quelque peu sous-estimés. Notons que l'effectif de 65 couples (± 10) proposé pour 2011 par Dupuis *et al.* (2012) ne correspond pas à un dénombrement complet, mais à une interprétation des chiffres de 2010 et 2011. Au début des années 2010, l'effectif nichant dans l'archipel ne diffère donc guère de la cinquantaine de couples signalée par Ferry (1955, 1956) lorsqu'il y découvrait la nidification de l'espèce dans les années 1950. Entre temps, cet effectif a connu de fortes variations interannuelles, passant par un maximum proche de 70 couples à la fin des années 1960 et un minimum peut-être guère supérieur à 30 couples au milieu des années 1990. Cela est illustré par les variations d'effectifs sur les îlots les mieux suivis (fig. 2). Des informations complémentaires par îlot sont fournies en annexe.

Biologie de la reproduction

La recherche systématique des nids et des groupes familiaux, ainsi que le baguage des nicheurs, paraissent peu compatibles avec la tranquillité nécessaire à la préservation de cette petite population de Grand Gravelot. Aussi, aucun protocole d'étude de la biologie de l'espèce n'a été mis en œuvre localement. Des informations ont toutefois été recueillies par les gestionnaires d'espaces protégés, dans le cadre de la surveillance du patrimoine naturel des îles. Les informations présentées ici ont été, en grande majorité, collectées par les équipes de l'ONCFS et de Bretagne Vivante qui, outre la gestion de la réserve de Béniguet et de la réserve naturelle d'Iroise, respectivement, se sont pendant plusieurs années partagé la prospection des autres îles de l'archipel. Pour Quéménès, nous avons disposé des rapports de stagiaires (Zgirski 2010, Bazin 2013). Quelques autres sources de données figurent dans le texte.

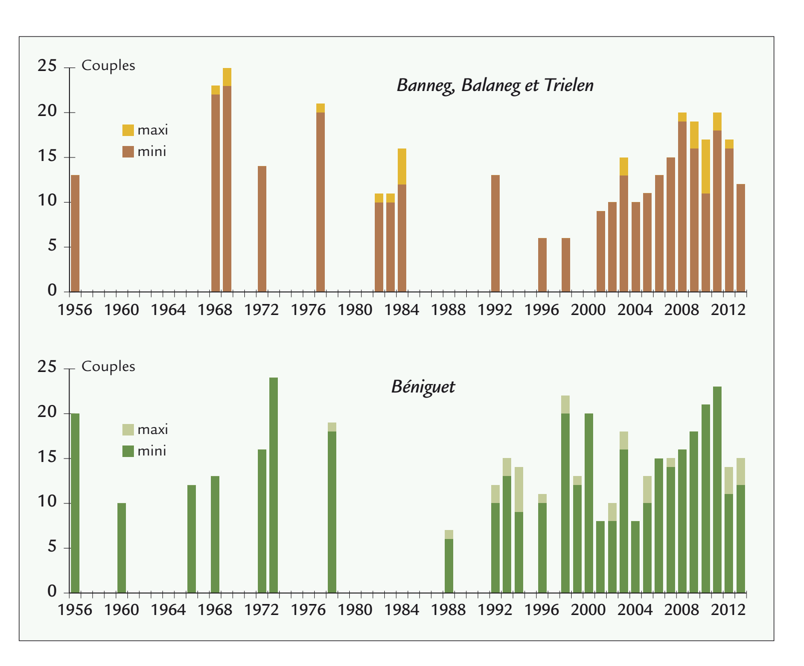


fig. **2.** Évolution des effectifs du Grand Gravelot *Charadrius hiaticula* dans l'archipel de Molène, Finistère. En haut : sur les îles de Banneg, Balaneg, Trielen et leurs îlots satellites (Roc'h Hir, Enez Kreiz, Ledenez Balaneg), classés depuis 1992 en réserve naturelle ; en bas : sur l'île de Béniguet, gérée par l'ONCFS à la manière d'une réserve naturelle depuis le début des années 1990. Les années sans données correspondent à une absence de dénombrement. *Number of breeding pairs of Common Ringed Plover in Molène archipelago, Brittany (top : Banneg, Balaneg and Trielen islands including their islets ; bottom : Béniguet island). No data indicates no counts.*

Situation des nids

Les nids sont généralement implantés dans le haut des plages de sable ou de galets, au niveau des plus hautes laisses de mer desséchées, avec ou sans végétation pionnière, ou bien sur l'île proprement dite mais à proximité du trait de côte, sur des substrats variés : pelouse dunaire, végétation clairsemée au sommet de petites falaises rocheuses, cordon de galets. Beaucoup plus rarement, des couples peuvent s'installer au cœur d'une île, jusqu'à 70-80 m du trait de côte (moins de 3 % des cas à Béniguet, sur plus de 200 nids localisés), sur des replats sableux créés par les entrées de mer lors de tempêtes hivernales, sur des pelouses rases, voire au bord d'un petit *loc'h*[1]. Les nids sont en général à découvert, mais certaines pontes sont déposées sous des blocs rocheux ou sous une pierre en surplomb (situation décrite dès les observations de Ferry dans les années 1950 ; jusqu'à 7 pontes dans ce type de situation à Quéménès en 2010), d'autres sous une touffe de végétation (p. ex. à Béniguet : roncier, pavot cornu).

Sur Béniguet, l'environnement a été précisément noté pour 30 nids, découverts de 2011 à 2013 : la moitié se trouvaient sur le domaine public maritime – en haut de grèves de sable (1), de graviers (7) ou de galets (7) ; les autres sur du sable dans la partie terrestre de l'île, majoritairement sur la dune blanche (10). Cet échantillon sous-estime toutefois l'importance des cordons de galets où plusieurs couples, parfois près du tiers de l'effectif de l'île, s'installent chaque année. Un tiers des pontes sont déposées sur du sable nu, y compris dans de très petites enclaves sableuses au sein d'étendues de graviers ou de galets, les autres se partageant entre sol de petits graviers et pelouse dunaire rase, et un nid était placé sur la laisse de mer. Des couples peuvent régulièrement se trouver à proximité de colonies de sternes, sans qu'il soit certain que l'espèce cherche à profiter de la protection d'espèces connues pour leur agressivité vis-à-vis des prédateurs : de nombreux nids sont indépendants des colonies de sternes, et seulement 28 % des nids étudiés étaient situés à moins de 10 mètres de celui des Huîtriers pies les plus proches. Enfin, il se pourrait que les gravelots placent leur nid à proximité d'un point remarquable

[1] *Nom donné, à la pointe de la Bretagne, aux dépressions humides qui se forment en arrière des dunes et des cordons de galets.*



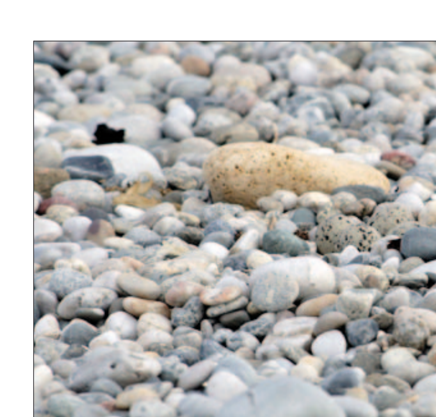
4. Nid et œufs de Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, Béniguet, Finistère, juin 2010 (Gaël Moal/ONCFS). *Nest of Common Ringed Plover with clutch.*



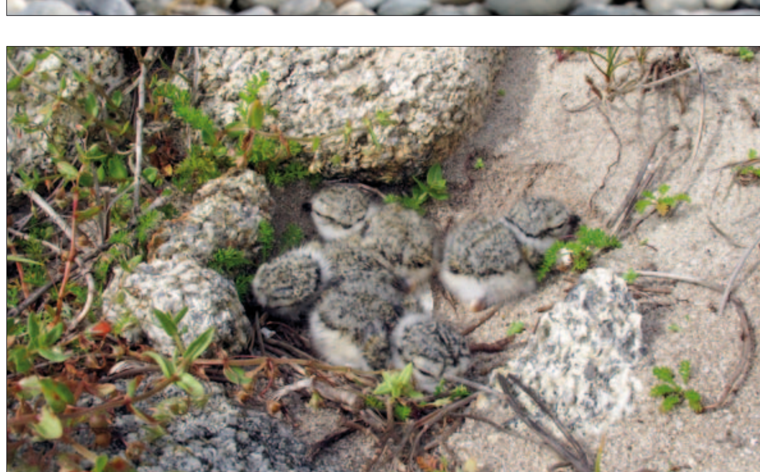
5. Nid et œufs de Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, Banneg, Finistère, mai 2011 (Hélène Mahéo/Bretagne Vivante). *Nest of Common Ringed Plover with clutch.*



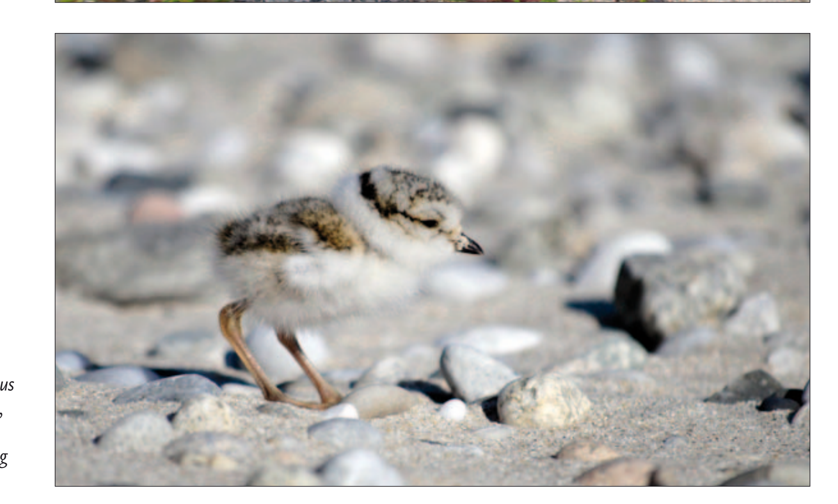
6. Ponte de Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, Banneg, Finistère, mai 2011 (Hélène Mahéo/Bretagne Vivante). *Clutch of Common Ringed Plover.*



7. Nid de Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, Béniguet, Finistère, mai 2011 (Gaël Moal/ONCFS). *Nest of Common Ringed Plover.*



8. Nichée de Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, Banneg, Finistère, juillet 2012 (Hélène Mahéo/Bretagne Vivante). *Downy young Common Ringed Plover at nest.*



9. Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, poussin, Béniguet, Finistère, juin 2011 (Gaël Moal/ONCFS). *Downy young Common Ringed Plover.*

du paysage local, tel qu'une plante isolée, un gros galet dont la teinte tranche sur la couleur environnante, une marque linéaire (cheminement, limite de végétation), ou encore un déchet apporté par la mer : seulement 12 % des nids n'étaient pas très proches d'un repère notable pour l'œil humain.

Chronologie des pontes

La période de ponte est très étalée. À l'échelle de la Bretagne, Bargain *et al.* (1996) écrivaient : « *les premières pontes sont découvertes début avril (1er avril 1984 à Ouessant), mais c'est généralement à la fin de ce mois ou au début de mai que les premières pontes sont déposées [...] des pontes de remplacement sont démarrées jusque début juillet* ». Dans l'archipel de Molène, un couple couvait à Béniguet le 11 avril 2007. Sur Banneg, la ponte la plus précoce constatée comptait 4 œufs le 19 avril 1985, et l'observation de 3 poussins le 11 mai de la même année impliquait un début de ponte avant mi-avril (*Ar Vran* XIII [1986] : 36). La présence de jeunes proches de l'envol à Balaneg le 7 juin 1968 (*Ar Vran* 1 [1968] : 183) indiquait quant à elle une ponte peu après la mi-avril. Les premières pontes sont cependant le plus souvent observées fin avril et dans la première quinzaine de mai, et les dernières pontes (pontes de remplacement) ont fréquemment lieu jusque dans la première quinzaine de juillet. L'observation d'un jeune poussin à Béniguet le 28 août 1999 correspondait à une ponte inhabituellement tardive, déposée fin juillet. Entre ces extrêmes, il est difficile de préciser la chronologie des pontes, qui varie annuellement, peut-être en fonction des conditions météorologiques (ainsi sur Béniguet, guère de pontes avant fin mai certaines années) et de l'importance de la prédation sur les œufs : l'étalement de la fin de la saison de reproduction tient aux pontes de remplacement qui s'ensuivent.

Succès de la reproduction

Sans être quantifiable de façon rigoureuse à l'échelle de l'archipel, la disparition de pontes est fréquente. Ainsi, sur Banneg, les pontes de remplacement comptaient-elles pour au moins 35 à 40 % des nids observés en 2010, 2011 et 2013. Occasionnellement, des pontes peuvent être noyées lors de marées de forts coefficients. Mais la cause principale de disparition est la prédation par des goélands *Larus sp.* ou des Corneilles noires *Corvus corone* nichant sur les îles. Si la prédation par les goélands est souvent opportuniste, certaines corneilles paraissent se spécialiser, au cours d'une saison, dans la recherche de nids de gravelots et d'huîtriers : des dizaines de coquilles brisées peuvent alors s'amonceler sur leur territoire, comme cela a été observé en 2010 à Béniguet, en 2011 sur Litiri, en 2013 sur Quéménès. Sur l'estran et sur les îles libres d'accès au public, la prédation peut être involontairement facilitée par les baigneurs et promeneurs, dont la présence sur un territoire de nidification oblige souvent le couveur à s'éloigner longuement de son nid. Enfin, un cas particulier sur Quéménès : le troupeau de moutons de race ouessantine (une cinquantaine de têtes en 2013), laissé en libre parcours durant plusieurs années, s'avérait être une cause non négligeable d'abandon des pontes et un cas de piétinement des œufs par un mouton a été observé en 2010 ; depuis 2014, une clôture empêche ce troupeau d'accéder aux sites de nidification.

Les poussins subissent également la prédation des goélands. Au final, le succès de reproduction est variable (quand un couple réussit à élever des jeunes, l'ensemble de la nichée peut réussir), quoique paraissant globalement faible à très faible. De 1998 à 2013, il y a eu seulement deux saisons d'assez bonne reproduction sur Béniguet : 2005, avec 1-2 jeune par couple, et 2009, où de nombreux poussins ont été observés, sans être comptés. Entre temps, il y a eu au moins 0,7 jeune à l'envol par couple en 2006 et entre 0,6 et 0,9 en 2007. Mais aucun jeune n'y est observé certaines années, comme ce fut le cas en 2013. Sur la réserve naturelle, il y a eu 0,3 jeune à l'envol par couple en 2001 (calcul sur 8 couples suivis), entre 0,2 et 0,4 en 2012 (11 couples), entre 0,3 et 0,4 en 2013 (12 couples). Ces succès de reproduction relativement faibles suggèrent qu'à l'échelle de l'archipel de Molène, la population de Grand Gravelot peine à assurer son renouvellement : son maintien pourrait tenir à une immigration supplémentant la production locale.



10. Grand Gravelot *Charadrius hiaticula*, adulte, Hyères, Var, avril 2012 (Aurélien Audevard). *Adult Common Ringed Plover.*

Avenir de la population : quelles mesures de conservation ?

La population de Grand Gravelot nichant sur les îles de l'archipel de Molène équivaut à environ 20 % de l'effectif nicheur métropolitain (Quaintenne *et al.* 2013), ce qui représente un réel enjeu en termes de conservation du patrimoine naturel national. Ce constat est partagé par les gestionnaires des îlots. Il a conduit le PNMI à retenir dans son plan de gestion, qui vaut Document d'objectifs Natura 2000, l'évolution du nombre de couples de Grand Gravelot comme indicateur des bonnes conditions d'accueil pour cette espèce en Iroise : il s'agit avant tout de s'assurer de la pérennité des habitats et de la tranquillité sur les hauts de grèves, qui sont soumis à une pression anthropique relativement forte en lien avec les activités de loisirs (baigneurs, promeneurs, kayakistes en bivouac). Or les gestionnaires d'îles protégées de l'archipel connaissent tous des cas de dérangement prolongé, voire d'abandon ou de destruction de nid, lorsque les serviettes de plage se posent près des territoires de nidification ou que le pied ne voit pas les petits œufs, dont la teinte se fond si bien dans l'environnement. Quand il ne s'agit pas de recherche délibérée des nids... Par ailleurs, la divagation de chiens, que leurs maîtres prennent plaisir à voir courir en faisant s'envoler les oiseaux, constitue une réelle menace : ces cas sont peu fréquents mais annuels, et un seul chien suffit à perturber la reproduction sur tout un îlot. En dehors de la recherche de nids, les dommages occasionnés sont généralement involontaires mais non moins réels.

Sur les hauts de grèves, la nécessité de concilier accès public et conservation du patrimoine naturel dépasse bien entendu le seul cas des gravelots nicheurs. Ainsi, pour protéger les colonies de sternes, est-il devenu habituel de poser des enclos et des panneaux d'information invitant les promeneurs à ne pas s'approcher de la colonie : cela se fait depuis 1995 sur Béniguet, de plus fraîche date à Quéménès et sur Litiri. Cette mesure de protection est généralement bien acceptée du public, et le cas échéant profite aux gravelots qui s'installent dans l'enclos. Il n'est cependant pas envisageable d'étendre la pose d'enclos à l'ensemble des nids de gravelots, généralement isolés et répartis tout au long du trait de côte. D'autant que des prédateurs comme les corneilles et goélands pourraient rapidement faire le lien entre la présence d'un petit enclos et celle d'œufs accessibles en son centre (voir par exemple Desmots 2006).

Pour répondre à ces enjeux de conservation, le PNMI a établi une charte de bonne conduite à l'usage des prestataires de découverte touristique du milieu marin sur support nautique : cette charte déconseille l'accès à des parties d'estran pendant la période de reproduction, pour ne pas

Île ou îlot	1954-56	1968	1972	1978	1992	1996	2010	2012	2013
Banneg	7	3	2	3	3	1	7-11	7	6
Balaneg	1	12	9	8	8	4	3-5	5-6	4
Molène	0	6	0	0	5-6	2	1	1	0
Trielen	6	6-7	3	9-10	2	1	2-3	4	2
Enez ar C'hrizien	2	3-4	3	3	2	2	2	1	1
Quéménès	8	24-25	20	11-12	7	5-6	18-24	12	11-13
Litiri	6	1	0	0	?	3	3	4	4
Morgaol	1	0	0	0	?	0		0	0
Béniguet	20	13	16	18-19	10-12	10-11	14-21	11-14	12-15
Total archipel	50	68-71	53	52-55	37-40	27-30	50-69	45-49	40-44

tab. **1.** Nombre de couples de Grand Gravelot *Charadrius hiaticula* nicheurs recensés sur les îles et îlots de l'archipel de Molène, Finistère, de 1954 à 2013. D'après Brien (1970), Monnat (1980), Bargain *et al.* (1996, corrigé d'après les archives de Bretagne Vivante *fide* Bernard Cadiou), données Bretagne Vivante–SEPNB, Conservatoire du Littoral, ONCFS et PNMI. Les données des ledenez sont incluses dans les chiffres des îles correspondantes. Le dénombrement de 1972 est incomplet, ceux de 2012 et 2013 probablement sous-estimés, et celui de 1978 comprend sans doute, pour certains îlots, des chiffres de 1977 (B. Cadiou, comm. pers.). *Number of breeding pairs of Common Ringed Plover on the islands and islets of Molène archipelago, Brittany, 1954-2013.*

déranger les oiseaux nicheurs. Cependant, cette charte n'a pas de caractère réglementaire et ne s'adresse pas aux visiteurs autonomes. La protection efficace de la population de Grand Gravelot de l'archipel de Molène invite donc à réfléchir à d'autres mesures, comme par exemple l'encadrement de l'accès à certaines portions des hauts de grèves en période de reproduction. Une telle mesure, qui favoriserait également les huîtriers et les sternes, et limiterait l'érosion des formations végétales pionnières des laisses de mer et des hauts de plage, serait certainement bénéfique aux Grands Gravelots.

Remerciements

Dans l'archipel de Molène le suivi des Grands Gravelots est assuré par le personnel de Bretagne Vivante affecté à la Réserve naturelle nationale d'Iroise, par les agents de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage affectés à la réserve de Béniguet, par ceux du Parc naturel marin d'Iroise qui interviennent sur tout l'archipel, ainsi que par les stagiaires accueillis par ces structures et ceux encadrés par le Conservatoire du littoral sur l'île de Quéménès. Bernard Cadiou, « oiseaumarinologue » à Bretagne Vivante, nous a communiqué des résultats de recensements archivés par cette association, et ses commentaires nous ont aidés à parfaire notre texte. Que tous soient remerciés pour leur investissement dans la conservation du patrimoine naturel.

Bibliographie

• **Bargain B., Gélinaud G. & Maout G.** (1996). *Les limicoles nicheurs de Bretagne.* Bretagne Vivante, Brest. • **Bazin M.** (2013). *Suivi de la reproduction de l'Huîtrier pie, du Grand Gravelot, de la Sterne naine et de la Sterne pierregarin et animation de visites guidées sur l'île de Quéménès (Finistère) lors de la saison 2013.* Rapport de stage de BTS GPN, Conservatoire du Littoral. • **Brien Y.** (1970). Statut actuel des oiseaux marins nicheurs en Bretagne. VIII. Mise au point en 1970 : visites récentes et état actuel des effectifs par localité. *Ar Vran* 3 : 167-275. • **Desmots D.** (2006). Un cas original de spécialisation de la prédation chez l'Épervier d'Europe *Accipiter nisus*. *Ornithos* 13-1 : 66-67. • **Dubois P.J. & Mahéo R.** (1986). *Limicoles nicheurs de France.* Ministère de l'environnement/LPO/Bureau international de recherche sur les oiseaux d'eau. • **Dupuis V. & les coordinateurs-espèce** (2012). Les oiseaux nicheurs rares et menacés en France en 2011. *Ornithos* 19-5 : 289-325. • **Ferry C.** (1955). Sur la reproduction de *Charadrius hiaticula* en Bretagne. *Alauda* 23 : 81-96. • **Ferry C.** (1956). Observations ornithologiques sur l'archipel de Molène (Finistère). *Alauda* 24 : 250-265. • **Monnat J.-Y.** (1980). Statut actuel des oiseaux marins nicheurs en Bretagne. XI. Limicoles. *Ar Vran* 9 : 1-10. • **Quaintenne G. & les coordinateurs-espèce** (2013). Les oiseaux nicheurs rares et menacés en France en 2012. *Ornithos* 20-6 : 297-332. • **Quaintenne G. & les coordinateurs-espèce** (2014). Les oiseaux nicheurs rares et menacés en France en 2013. *Ornithos* 21-6 : 297-331. • **Simier J.** (1994). *Mon bagne volontaire à Béniguet : les mémoires d'un paysan-goémonier aux îles.* Beau Fixe, Plouguerneau. • **UICN France, MNHN, LPO, SEOF & ONCFS** (2011). *La liste rouge des espèces menacées en France – Oiseaux de France métropolitaine.* Paris, France. • **Vidal T.** (1996). *Usage de l'espace et paysages de l'île de Béniguet depuis 1900.* Mémoire de maîtrise en Géographie, Université de Bretagne occidentale, Brest. • **Zgirski T.** (2010). *Étude des populations de grands gravelots et d'huîtriers pie sur l'île de Kéménez, Le Conquet, Finistère.* Rapport de stage, Conservatoire du Littoral.

Annexe : effectifs du Grand Gravelot dans l'archipel de Molène, îlot par îlot

Chaque île de l'archipel de Molène montre une morphologie originale, liée à la nature de la roche et à des formes d'érosion ou d'accumulations littorales spécifiques : blocs rocheux, dunes, cordons de galets pouvant isoler un plan d'eau lagunaire. Les potentialités d'accueil pour le Grand Gravelot varient donc, et les deux plus grandes îles (hormis Molène, habitée à l'année) accueillent naturellement les plus forts effectifs.

· **Banneg** : selon les années, 2 à 6 couples étaient signalés de 1955 à 1991 ; un seul en 1996 ; entre 4 et 11 depuis 2000 : en moyenne 6-7, jusqu'à 8-9 en 2009 et 2011, et 7-11 en 2010. Bien que son estran soit uniquement composé de blocs rocheux, Enez Kreiz, îlot satellite de Banneg, a accueilli un couple en 2011 et 2012.

· **Balaneg et son ledenez** : l'effectif maximal, enregistré en 1968, est de 12 couples (8 sur Balaneg, 4 sur Ledenez Balaneg). Par la suite, ces îlots ont accueilli 5-10 couples jusqu'en 1990. Depuis 2000, on ne compte que 2-4 couples sur Balaneg et 1-2 sur Ledenez Balaneg (mais sur ce ledenez, aucun en 2005 et 2013, et 5 en 2006). En regroupant l'île et son satellite, les effectifs récents les plus élevés étaient de 3-6 en 2006, 5 en 2011 et 5-6 en 2012.

· **Molène et ses ledenez** : une seule mention se rapporte sans ambiguïté à l'île Molène elle-même, sans suffire toutefois à prouver la nidification : un couple y était noté le 13 mai 1973 (*Ar Vran* 6 [1973] : 92). Puis 3 couples sont signalés à Molène en 1986 (*Ar Vran* 14 [1989] : 30), mais cette donnée concerne plus probablement un des ledenez de Molène. Le Ledenez Vraz hébergeait 7 couples en 1967, 6 couples en 1968, mais seulement 1-2 couples selon les années de 1996 à 2007, aucun depuis. L'espèce n'avait pas été mentionnée sur le Ledenez Vihan jusqu'en 2010, quand un nid est observé ; un couple y était à nouveau cantonné en 2012.

· **Enez ar C'hrizien** : 2 à 4 couples nichaient jusqu'aux années 1970, un seul en 1998, aucun de 2001 à 2006, un en 2007, aucun l'année suivante, puis 2 en 2009, 2-3 en 2010, 5 en 2011, mais un seul était observé en 2012 et 2013 (possible sous-estimation : ces deux dernières années, l'îlot a bénéficié d'une seule visite fin mai).

· **Trielen** : 6 couples en 1955, 4 en 1966, puis 6-7 couples en 1968 et 1982. Depuis 1998, généralement 2-4 couples mais 7 couples en 2007 et 8 en 2008.

· **Quéménès et ses ledenez** : 8 couples en 1955, puis 11 à 20 couples jusqu'aux années 1970, chiffres incluant les ledenez certaines années. Ceux-ci ont été comptés séparément en 1968 : 13-14 couples sur Quéménès même et 11 couples au total des deux îlots de Ledenez Quéménès, soit 24-25 couples pour l'ensemble. Par la suite 3-6 couples sont dénombrés dans les années 1980-1990, 3 en 2004 et 2005, mais 12 en 2006, 19 en 2007, 15 en 2008, 11 en 2009, 18-24 couples en 2010 (dont 5 couples sur les ledenez), estimation peut-être optimiste, 12 couples en 2012 et 11-12 en 2013 (dont respectivement 5 et 2 couples sur les ledenez). L'accroissement marqué à partir de 2006 fait suite à l'éradication, par l'ONCFS et l'INRA à la demande du Conservatoire du littoral, d'une population de furets *Mustela putorius furo* qui s'était développée sur l'île à partir d'animaux abandonnés par des chasseurs de lapins.

· **Litiri** : 6 couples en 1955, 1-4 par la suite (et aucun certaines années) jusqu'au milieu des années 2000, et 3-4 depuis 2010.

· **Morgaol** : un couple était signalé sur en 1955, mais aucun par la suite.

· **Béniguet** : l'effectif était estimé à 20 couples en 1954, puis a fortement fluctué, entre un record local à 24 couples en 1973 et seulement 6-7 couples en 1988. Depuis 2000 il y a en moyenne 15 couples sur l'île, fluctuant entre 8 couples (2001, 2004) et 23 (2011).

· **Kervourok** : le Grand Gravelot n'a jamais niché sur ce bloc rocheux abrupt, situé au sud-est de Béniguet et qui ne dispose pas d'un estran suffisamment étendu, propice à l'alimentation de l'espèce.

Summary

The breeding population of Ringed Plover of Molène archipelago. *At the westernmost tip of Brittany, Molène archipelago (Finistère, France) harbours c. 20 % of the French breeding population of the Ringed Plover. There was no suggestion of breeding on these islands prior 1936, then c. 50 breeding pairs where discovered in the mid 1950s. The population grew up to about 70 breeding pairs in 1968 then declined to about 30 breeding pairs in 1996. In recent years, 50-69 breeding pairs occurred in 2010 and since then 40-50 breeding pairs have been present yearly. Information is given on nest site location (mostly on sand and gravel beaches), the timing of breeding (laying from early April to late July, mostly end of April to mid July), and breeding success (usually poor through high levels of predation by large gulls and Carrion Crow). Proposals are made aiming at improving the species conservation : particularly, seasonal limitation of access to sensitive parts of the island's shore is suggested.*

Contact : Pierre Yésou
(pierre.yesou@oncfs.gouv.fr)

En direct du CHN

Réunion plénière 2014 du Comité d'Homologation National



Alain Verneau & le CHN

La 31e réunion annuelle du Comité d'Homologation National a eu lieu le 12 avril 2014 à Veneux-les-Sablons, Seine-et-Marne. À cette occasion, Matthieu Vaslin et Benoît Paepegaey (ce dernier remplacé en cours de mandat par Alain Verneau) ont vu leurs mandats arriver à terme. Benoît a été président du CHN de 2010 à 2014 . Le CHN les remercie tous les deux pour l'implication constante dont ils ont fait preuve durant tout leur mandat. Deux candidatures ont été retenues pour les remplacer : celles de Pierre-André Crochet et d'Amine Flitti. En 2014, le CHN comptait donc 10 membres votants : Alain de Broyer, Pierre-André Crochet, Amine Flitti, Nidal Issa, Frédéric Jiguet, Jean-Pierre Jordan, Yves Kayser, Julien Piette, Sébastien Provost et Alain Verneau. Alain Verneau a été élu président du CHN, et Yves Kayser a été reconduit dans ses fonctions de secrétaire ; il sera assisté par Julien Piette pour la mise à jour de la base de données du CHN sur son site web (*www.chn-france.org*).

En 2015, la séance plénière se déroulera le 4 avril à Paris. F. Jiguet et A. Verneau arriveront en fin de mandat, et le CHN désignera deux nouveaux membres parmi les canditatures reçues.

Réexamen des fiches de Fauvette sarde

Réunis précédemment sous la même espèce « Fauvette sarde », les deux taxons – Fauvette des Baléares *Sylvia balearica* et Fauvette sarde *Sylvia sarda* – ont été élevés au rang d'espèces en 2001 (Jiguet & la CAF 2004). Suite à cette décision taxonomique, toutes les fiches de « Fauvette sarde » ont donc été réexaminées par le CHN afin de rechercher si certaines concerneraient la Fauvette des Baléares. Il apparaît qu'aucune des fiches réexaminées ne semble se rapporter à ce taxon, et parmi les 19 fiches qui ont circulé, et qui concernent 21 individus, une seule sera de nouveau étudiée lors de la prochaine séance plénière. À cette occasion, le CHN décidera si cette fiche peut être conservée en tant que Fauvette sarde ou bien si elle doit être refusée et donc supprimée de la base de données du CHN.

Le complexe « Fauvette passerinette »

La systématique, la nomenclature et l'identification du complexe *Sylvia cantillans* ont été récemment revues par Svensson (2013a, 2013b), qui propose de séparer ce complexe en trois espèces. Le comité taxonomique de l'AERC (*Association of European Rarities Committee*) envisage un tel split mais ne l'a pas encore officialisé. Un prochain « En direct de la CAF » fera le point sur cette évolution, qui a deux implications importantes pour le CHN.

D'une part, la Fauvette des Balkans, devrait être reconnue comme espèce, héritant alors du nom *S. cantillans* et comportant deux sous-espèces : *cantillans* dans le sud de l'Italie et *albistriata* dans les Balkans et en Turquie. Ces sous-espèces sont très difficiles à distinguer sur le terrain (Duquet & Flitti 2007). Désormais, les validations de la Fauvette des Balkans par le CHN se feront donc uniquement sous forme de regroupement des formes *cantillans* et *albistriata*, sans distinction entre ces sous-espèces.

D'autre part, les nicheurs de France continentale conserveraient le nom commun de Fauvette passerinette mais seraient scientifiquement nommés *S. inornata iberiae* ; on sait maintenant mieux distinguer ces oiseaux des Fauvettes des Balkans du sud de l'Italie *S. cantillans cantillans*. Dans ce contexte, le CHN a décidé de revoir l'ensemble des fiches qui lui ont été soumises précédemment comme Fauvette des Balkans. Le CHN continuera à travailler avec les experts concernés pour renforcer les critères utilisés pour identifier la Fauvette des Balkans en France.



1. Fauvette sarde *Sylvia sarda*, adulte, Galeria, Haute-Corse, mars 2011 (Florent Yvert). *Adulte, Marmora's Warbler.*

La Mésange a longue queue nordique retirée de la liste

Le CHN a décidé qu'en plus des quatre espèces retirées de la liste des espèces soumises à homologation nationale en France au 1er janvier 2013 – à savoir le Goéland à ailes blanches *Larus glaucoides*, le Busard pâle *Circus macrourus*, la Buse pattue *Buteo lagopus* et l'Étourneau roselin *Pastor roseus* – la Mésange à longue queue *Aegithalos caudatus* de la sous-espèce *caudatus* est également retirée de cette liste à compter de cette date, avec effet rétroactif. Il est très difficile de se prononcer sur ce taxon hors d'un contexte invasionnel, car ces mésanges ne sont pas d'identification facile, compte tenu de l'existence d'oiseaux à tête blanche chez les individus de la sous-espèce *europaeus* (Paepegaey & le CHN 2011) et de la possible présence d'oiseaux intermédiaires, comme cela a été constaté lors du dernier afflux (Olioso & le CHN 2011).

Bibliographie

• **Duquet M. & Flitti A.** (2007). Éléments d'identification de la Fauvette passerinette orientale *Sylvia cantillans albistriata*. *Ornithos* 14-3 : 164-171. • **Jiguet F. & la CAF** (2004). En direct de la CAF. Décisions récentes prises par la Commission de l'Avifaune Française. *Ornithos* 11-5 : 230-245. • **Olioso G. & le CHN** (2011). Important afflux de Mésanges à longue queue à tête blanche *Aegithalos c. caudatus* en France. *Ornithos* 18-5 : 300-306. • **Paepegaey & le CHN** (2011). Éléments d'identification. La Mésange à longue queue nordique *Aegithalos c. caudatus*. *Ornithos* 18-1 : 20-25. • **Svensson L.** (2013). Subalpine Warbler variation and taxonomy. *British Birds* 106 : 651-668. • **Svensson L.** (2013). A taxonomic revision of the Subalpine Warbler *Sylvia cantillans*. *Bulletin of the British Ornithologists' Club* 133 : 240-248.

Contact : Alain Verneau, CHN (homologation.chn@gmail.com)

Identification, taxonomie, statut en France du Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*



Philippe J. Dubois

Le Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis* (appelé ci-après «*tristis*») est l'un de ces oiseaux pour lesquels beaucoup a été écrit au cours des vingt dernières années. Cet article propose de faire le point sur les connaissances actuelles et les questions soulevées par ce taxon, et présente les hypothèses en cours concernant sa morphologie et ses affinités avec les taxons voisins du complexe «Pouillot véloce», hypothèses parfois contradictoires. De même, son statut et sa phénologie en France sont présentés.

Le Pouillot de Sibérie appartient à un groupe d'espèces complexes autour du Pouillot véloce *P. collybita* (au sens large), pour lesquelles des révisions taxonomiques ont été entreprises, que ce soit pour le Pouillot ibérique *P. ibericus* (Helbig *et al.* 1996) ou encore pour la paire Pouillot montagnard *P. sindianus*/Pouillot de Lorenz *P. lorenzii* (Clement *et al.* 1998). Le Pouillot de Sibérie a donné lieu, ces toutes dernières années, à une littérature abondante dans les revues, sur les listes de discussion ou encore sur les sites Internet et les blogs. Il en ressort une certaine confusion et des incertitudes pour ce qui est notamment des affinités du taxon avec le Pouillot véloce (bonne espèce ou sous-espèce ?). Ainsi les critères retenus jusqu'alors sont, pour certains auteurs, visiblement trop restrictifs (p.ex. van den Berg 2009, de Knijff *et al.* 2012). Dans le même temps, des éléments nouveaux ont été mis en avant, notamment à propos de son identification sur le terrain et de ses vocalisations (cris en particulier). Pour les cris, le fait que des oiseaux au phénotype de la sous-espèce *tristis* aient parfois des cris identiques à ceux de *collybita* et des oiseaux de la sous-espèce scandinave *P. c. abietinus* (ci-après *abietinus*) ne simplifient pas les choses (Dean 2014a). De même les oiseaux du Moyen-Orient et du Caucase (*brevirostris*, *caucasicus*), au phénotype assez voisin des taxons occidentaux *collybita* et *abietinus* ont-ils des cris qui les rapprochent de *tristis* (Dean & Svensson 2005, Dubois & Duquet 2008).



1. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, mâle, Ouessant, Finistère, avril 2007 (Aurélien Audevard). Cet individu est resté près de trois semaines sur l'île, où il chantait. Plumage typique : brun-beige dessus, blanc crème dessous, légèrement lavé de fauve sur les flancs ; sourcil chamois, parotiques teintées de fauve ; bec, pattes et doigts noirs ; aucune trace de verdâtre sur le plumage (un peu usé). *A typical Siberian Chiffchaff. This singing male stayed almost three weeks on Ouessant island, in April 2007.*



2. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis,* adulte, Altaï, Russie, juillet 2007 (Matthieu Vaslin). Comparer le plumage usé de cet oiseau avec celui, beaucoup plus marqué, des oiseaux vus en France et en Europe à l'automne. *Siberian Chiffchaff. Compare the worn plumage of this adult with the brighter plumage of autumn birds seen in France and western Europe.*

À partir de ces différents éléments, il apparaît que le nombre d'oiseaux qui étaient jusqu'alors identifiés comme «Pouillot de Sibérie» était peut-être sous-estimé. Des unités taxonomiques considérées obsolètes comme *'fulvescens'* ont été remises au goût du jour par certains auteurs. Les limites géographiques et l'introgression possible de *tristis* avec *abietinus* ont été précisées, sous-tendues par de premières analyses génétiques. Enfin, la fréquence d'observation de *tristis* en Europe de l'Ouest semble, depuis quelques années, avoir nettement augmenté en même temps que les cas d'hivernage.

Toutes ces nouvelles informations justifiaient donc de faire le point sur ce pouillot, qui reste une rareté au niveau français et fait partie du cortège de visiteurs occasionnels qui animent l'observation des oiseaux, de la seconde partie de l'automne jusqu'aux premiers jours du printemps.

L'identification du Pouillot de Sibérie…

La répartition du Pouillot de Sibérie s'étend entre trois fleuves de Sibérie : la Petchora à l'ouest, la Kolyma à l'est et sans doute l'Anadyr au nord, tandis qu'au sud, elle atteint le nord-ouest de la mer Noire, le nord du Kazakhstan, puis le nord-ouest de la Chine et de la Mongolie, et enfin le pourtour du lac Baïkal. En hivernage, le Pouillot de Sibérie est présent du sud de l'Irak et de l'Iran jusqu'à l'est de l'Inde et au Bangladesh (del Hoyo *et al.* 2006). Les descriptions de *tristis* figurant dans des publications anciennes (Ticehurst 1938, Williamson 1976) ou plus récentes (Svensson 1992, Dubois *et al.* 1995) restent valables dans leur ensemble ; on les trouve également dans les guides de terrain classiques, comme par exemple *Le guide ornitho* (Svensson *et al.* 2012). Pour mémoire, les critères de *tristis* sont les suivants :

• coloration générale des parties supérieures d'un brun lavé de gris, notamment sur la calotte et le manteau, donnant ainsi un aspect brun terne (un peu plus vif chez les oiseaux les plus occidentaux) ;

Note de l'auteur. Les oiseaux figurant sur les photographies et légendés «Pouillot de Sibérie» ont tous été entendus (cris et/ou chant). *All birds labelled as Siberian Chiffchaffs on photographs in this article have been heard calling or singing.*

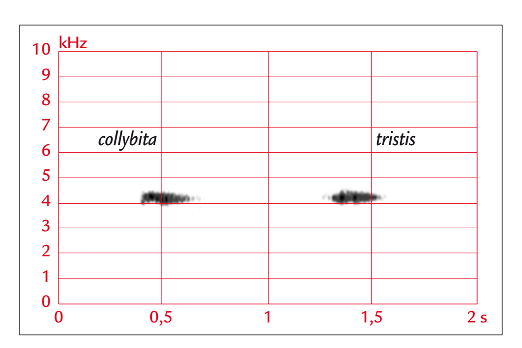


fig. **1.** Cris d'un *collybita* juvénile et d'un *tristis* (Alan Dean). La fréquence et la structure du signal sont très similaires. *Comparison between call of juvenile* collybita *and standard call of* tristis. *Frequency and signal structure of calls are quite similar.*

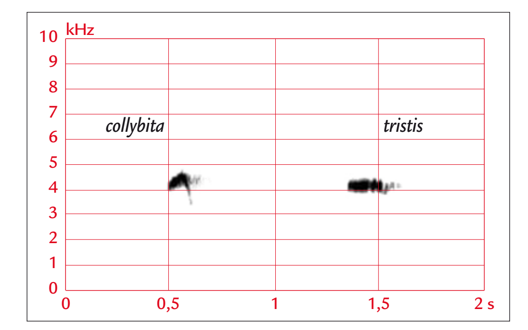


fig. **2.** Cri « alternatif » de *collybita* et cri standard de *tristis* (Alan Dean). Noter l'inflexion finale du *ssui(ou)* de *collybita*. *Comparison between alternative 'sweeoo' call of* collybita *and standard call of* tristis. *Note the final inflexion of* collybita *call.*

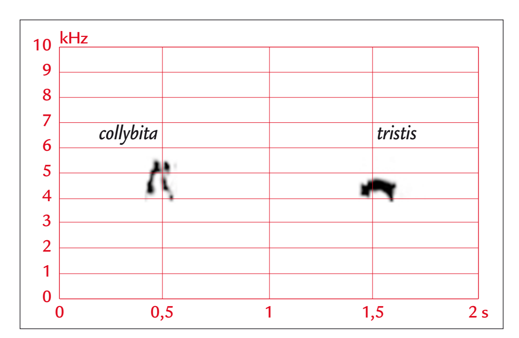


fig. **3.** Cri « alternatif » de *collybita* et cri « alternatif » de *tristis* (Alan Dean). Noter le pic et l'inflexion abrupte chez *collybita* avec une fréquence plus élevée, en regard de la transition plus douce (lisse) chez *tristis*, ce qui crée un timbre différent. *Comparison between alternative calls of* collybita *and* tristis. *Note the relatively abrupt transition of call in* collybita *and the smoother one in* tristis, *which create a different timbre.*

• pas de teinte olive sur le manteau et la calotte, mais peut être présente sur le vexille externe des rémiges, de même que sur les scapulaires, les rectrices et le croupion ;
• pas de jaune visible, à l'exception des axillaires, des couvertures sous-alaires et marginales, ces dernières pouvant « déborder » sur le pli de l'aile ;
• sourcil crème, lavé de beige/chamois, cette coloration se retrouvant sur les joues et, souvent les côtés des flancs et ceux de la poitrine, où elle prend parfois une coloration roussâtre pâle ;
• reste des parties inférieures blanc cassé ;
• pointe des grandes couvertures pâle formant parfois une fine barre alaire (caractère variable) ;
• cercle oculaire souvent blanc dans sa moitié inférieure, mais beige pâle dans sa partie supérieure ;
• bec noir (caractère variable : la base orangée de la mandibule inférieure n'excluant pas un *tristis*) ;
• pattes noires (rarement, les doigts peuvent être plus ou moins lavés de jaune ou d'orangé).

Il s'agit là de la description type d'un *tristis*, même si l'on peut admettre des variations (teinte olive sur les rémiges, coloration orange à la mandibule inférieure, etc.), normales au sein d'un taxon.

Pour ce qui est des vocalisations, le cri de *tristis* est tout à fait caractéristique : c'est un *fiii...* ou *hiii...* qui rappelle, selon les oreilles, le cri d'un poussin égaré, d'un Accenteur mouchet *Prunella modularis* ou d'un Bouvreuil pivoine *Pyrrhula pyrrhula*, en plus puissant (annexe V1). Le chant est encore plus typique et discriminant (étant pour certains auteurs, à lui seul, un élément en faveur du statut d'espèce) : c'est un *chivi-chivu-tivi-chivi-chivu-tivi* saccadé, nettement plus rapide que le *tsip-tseup-tsip-tseup* de *collybita* et *abietinus* (6 notes par seconde au lieu de 3), avec un spectre de fréquence plus étroit que chez les deux taxons européens (Marova *et al.* 2013). Au total, le chant de *tristis* présente un répertoire plus riche (annexe V2).

Sur le terrain cependant, la situation est parfois un peu plus complexe. Le premier piège dont il faut se méfier est un cri poussé par les Pouillots véloces occidentaux, appelé cri « alternatif » ou cri « plastique » (Dean 2014a), principalement émis par les jeunes à l'automne. Presque monosyllabique, c'est un *ssui(ou)* un peu traînant, avec parfois une légère inflexion finale vers le bas, qui rappelle celui de *tristis* (fig. 1 et annexe V3). Pour qui ne connaît pas bien le cri de ce dernier, ou si un cri unique a été entendu, ou encore s'il a été entendu à une certaine distance, c'est un piège évident, d'autant que les sonagrammes montrent que ces cris sont très proches de ceux de *tristis* dans leur structure.

Ce qui est plus troublant, c'est que ce type de cri, censé être l'apanage des jeunes à l'automne, a été également entendu au cours de l'hiver, dans plusieurs pays d'Europe de l'Ouest, comme en Grande-Bretagne, en France (obs. pers.) et en Espagne. Dans ce dernier pays, Copete & Armada (2004) en ont fait une analyse détaillée, montrant que ces cris sont nombreux certains hivers, tandis qu'ils sont virtuellement absents d'autres années, et qu'ils sont émis par des oiseaux présentant l'ensemble des caractères de *collybita*. Ces auteurs rapportent que ce type de cris a été noté et enregistré en Estonie (annexe V4) ou en Israël. Ce sont typiquement des cris que l'on entend en hiver au Moyen-Orient et qui sont ceux notamment de la sous-espèce *brevirostris* (Dubois & Duquet 2008 ; fig. 2). Des cris, encore plus dissyllabiques ont été notés en Europe du Nord à l'automne, comme le signalent Copete & Armada (*op. cit.*). Pour ces auteurs comme pour ceux avec qui ils ont échangé (A. Lindhölm, H. Jännes), ces cris pourraient être ceux d'oiseaux originaires de la partie orientale de l'aire de reproduction du Pouillot véloce, qui se montrent semble-t-il irrégulièrement en Europe du Nord, voire de l'Ouest. Ces types de cris ont pu parfois être entendus en France, irrégulièrement, et de façon assez exceptionnelle (sauf plus ample informé). Voir à ce propos l'oiseau de la photo 22. Cependant, en l'état actuel des connaissances, on ignore l'origine des oiseaux qui poussent de tels cris (Lindholm 2014). Chez *tristis*, cependant, Dean (2014a) mentionne clairement l'existence d'oiseaux qui émettent ces *ssui(ou)* avec une inflexion finale (fig. 3). De même, sur le site internet d'Antero Lindholm et Annika Forsten (**http://www.elisanet.fi/antero.lindholm/aa.html**), on trouve des enregistrements de *tristis* (Inde, Oman, Kazakhstan), sur lesquels on distingue bien ce cri avec l'inflexion finale, différente du *fiii...* « plat », caractéristique de ce taxon (annexe V5). Les cris de type *ssui(ou)* peuvent être émis par toutes les formes de Pouillot véloce au sens large. S'il est assez facile d'exclure les jeunes *collybita/abietinus* qui les émettent en fin d'été et en automne (et, surtout, dont l'inflexion finale est souvent nettement prononcée), il est en revanche plus difficile d'affirmer l'identité des oiseaux de type *tristis* qui les émettent à l'automne et plus tard. Il est possible que ce type de cri soit davantage émis par des oiseaux de type *'fulvescens'* (donc en provenance de régions plus occidentales que *tristis*) mais cette hypothèse nécessite d'être confirmée.



3. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, 1re année, Oural, Russie, septembre 2007 (Matthieu Vaslin). Individu typique. *Typical Siberian Chiffchaff.*

4. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Ouessant, Finistère, octobre 2009 (Fabrice Jallu). Oiseau typique au plumage « brun et chamois ». Noter les fins liserés verdâtres sur les rémiges (ici surtout les secondaires), le sourcil chamois et la partie supérieure du cercle oculaire de même couleur. *A typical « brown and buff » Siberian Chiffchaff.*





5. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Hyères, Var, décembre 2014 (Aurélien Audevard). Un oiseau très coloré, notamment au niveau des flancs, très nettement lavés de chamois fauve. Cet oiseau criait typiquement comme un *tristis* comme le prouve le sonagramme effectué ultérieurement. *Siberian Chiffchaff. A warmly coloured bird, especially on flanks with an obvious buff tinge. The bird's call was typical of* tristis *(confirmed by sonogram).*



6. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Burton Marsh, Cheshire, Grande-Bretagne, janvier 2014 (Tristan Reid). Oiseau légèrement plus pâle, plus gris, avec les rémiges bordées de verdâtre ; noter cependant le sourcil chamois, notamment au-dessus et en arrière de l'œil ; sans doute un oiseau de type *'fulvescens'. A slightly greyer Siberian Chiffchaff, but note the buff supercilium above and behind the eye, brighter olive fringes to remiges (possibly a* 'fulvescens'*-type bird).*

7. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Burton Marsh, Cheshire, Grande-Bretagne, janvier 2014 (Simon Knight). Même oiseau que sur la photo 6. La partie supérieure du cercle oculaire est chamois, et la calotte comme les parotiques présentent une teinte beige. *Siberian Chiffchaff, the same bird as on plate 6.*







8. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Audinghen, Pas-de-Calais, novembre 2010 (Guy Flohart). Oiseau beige et chamois typique, mais remarquer comme les pattes, ici très éclairées, peuvent paraître plus brunes que noires. *Siberian Chiffchaff. A typical brown-and-buff bird, but note how legs appear brownish (not black) here in a strong light.*

9. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Granges-Narboz, Doubs, novembre 2014 (Dominique Michelat). Remarquer la barre alaire des grandes couvertures très marquée chez cet individu. *Siberian Chiffchaff. Note the broad wingbar on the greater coverts of this bird.*



10 & 11. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Ladywalk Nature Reserve, Warwickshire, Grande-Bretagne, janvier 2014 (Dave Hutton). Noter comme le plumage de l'oiseau peut paraître différent selon la lumière. Lors de l'observation d'un Pouillot de Sibérie, c'est un élément important à prendre en compte car les photos peuvent être trompeuses et conduire à des erreurs d'appréciation. Cet oiseau, qui criait, est considéré par plusieurs experts comme peut-être de type *'fulvescens'*. *Two photographs of the same Siberian Chiffchaff (possibly of 'fulvescens'-type). Note how light conditions can make the bird to appear different. When watching a possible Siberian Chiffchaff, it is very important to have a good appreciation of its colours in the field, since photographs can lead to identification mistakes.*

… et ses limites

Hélas ! la réalité est un peu plus complexe. En effet, il existe un certain nombre d'individus présentant des caractères qui ne sont pas ceux attendus chez un *tristis* « classique » tel qu'il est décrit ci-dessus.

Certains oiseaux, visibles à l'automne, peuvent présenter un plumage « gris et blanc » assez caractéristique, rappelant parfois celui du Pouillot de Bonelli *P. bonelli* ou du Pouillot oriental *P. orientalis* (avec toutefois un pattern de tête bien différent). On les appelle parfois « *abietinus* de l'Est » – appellation assez vague et ambiguë, ces oiseaux n'étant pas forcément des *abietinus* ! (V. plus loin) – car ils sont plus pâles que les *collybita/abietinus* classiques mais moins brun-beige (davantage vert olive, notamment sur le liseré des rémiges) que les *tristis* (et surtout d'un gris plus pâle et plus pur). Les parties nues peuvent présenter plus d'orange à la base du bec et une teinte jaune visible sur les doigts. Au passage, rappelons ici qu'*abietinus* est censé avoir un plumage quasi identique à *collybita* et ne s'en distingue que par sa biométrie (longueur de l'aile). À peine peut-on noter que les parties supérieures d'*abietinus* sont légèrement moins olive, légèrement plus grises et que les parties inférieures sont un peu moins jaunes. Mais de nombreux oiseaux sont impossibles à distinguer de *collybita* sur le terrain (Svensson 1992, H. Shirihai et obs. pers. au Moyen-Orient). Cependant, certains oiseaux peu typiques du sud-est et surtout du nord-est de l'aire de répartition d'*abietinus* sont plus pâles, avec des parties inférieures plus blanches, rappelant alors *'fulvescens'*. Au total, ces « *abietinus* de l'Est » regroupent vraisemblablement à la fois des oiseaux hybrides et des *'fulvescens'*.

À côté du problème posé par *'fulvescens'* (voir l'encadré), reste celui de la zone de sympatrie entre *abietinus* et *tristis*. Cette zone de chevauchement (et d'hybridation), mal connue, court









12 à 15. Différents Pouillots de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, tels que l'on peut les voir dans la nature : Hoëdic, Morbihan, octobre 2014 (12, Philippe J. Dubois), La Roche-de-Glun, Drôme, novembre 2010 (13, Vincent Palomares), Sein, Finistère, octobre 2014 (14, Maxime Zucca), Quiberon, Morbihan, décembre 2013 (15, Philippe J. Dubois). Noter les subtilités de variation de couleurs selon l'éclairage. *Different Siberian Chiffchaffs in the field. Note the colour subtleties depending on the light conditions.*

approximativement de l'Oural méridional (région d'Ufa) jusqu'à la péninsule de Kanine et à la région d'Arkhangelsk (cette dernière constituant la limite occidentale de *tristis*). Elle est longue de 1 500 kilomètres et large de 400, mais avec une répartition très fragmentée des noyaux d'hybridation (*i.e.* de cohabitation des deux taxons). La première zone à avoir été découverte et étudiée se situe à 300 kilomètres à l'est d'Ufa, dans le sud de l'Oural. Une autre l'a été à l'extrémité opposée de cette zone de sympatrie, dans la région d'Arkhangelsk (Marova *et al.* 2013). Dans ces deux zones, on rencontre des chanteurs « mixtes » et selon les auteurs, les oiseaux développent des caractères phénotypiques intermédiaires entre les deux taxons (Lindholm 2008, Marova *et al.* 2013). Les chanteurs incorporent ainsi des notes de l'une ou l'autre sous-espèce dans chaque phrase de leur chant ou bien alternent leur chant. Cependant la distinction reste souvent délicate entre un chant mixte et celui du Pouillot de Sibérie, et seul l'examen d'un sonagramme permet d'y déceler les

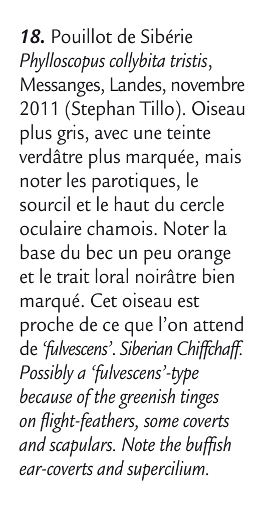
16. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Messanges, Landes, novembre 2013 (Stephan Tillo). Oiseau brun et chamois, avec à peine de verdâtre sur les rectrices, les rémiges et les couvertures, la pointe des grandes couvertures formant une fine barre alaire ; noter les flancs et les côtés de la poitrine chamois, tout comme le sourcil et les parotiques. *Siberian Chiffchaff with some greenish on rectrices, remiges and some wing-coverts. Note buff ear-coverts and supercilium and some buff tinges on flanks and breast sides.*





17. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Sein, Finistère, octobre 2009 (Maxime Zucca). Oiseau proche de celui de la photo 4. Noter le bec entièrement noir et la partie supérieure du cercle oculaire chamois, qui se fond dans le sourcil de même couleur. *Siberian Chiffchaff, similar to the one on plate 4. Note entirely black bill, buff upper part of the eye-ring merging into the supercilium of same colour.*





18. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Messanges, Landes, novembre 2011 (Stephan Tillo). Oiseau plus gris, avec une teinte verdâtre plus marquée, mais noter les parotiques, le sourcil et le haut du cercle oculaire chamois. Noter la base du bec un peu orange et le trait loral noirâtre bien marqué. Cet oiseau est proche de ce que l'on attend de *'fulvescens'*. *Siberian Chiffchaff. Possibly a 'fulvescens'-type because of the greenish tinges on flight-feathers, some coverts and scapulars. Note the buffish ear-coverts and supercilium.*



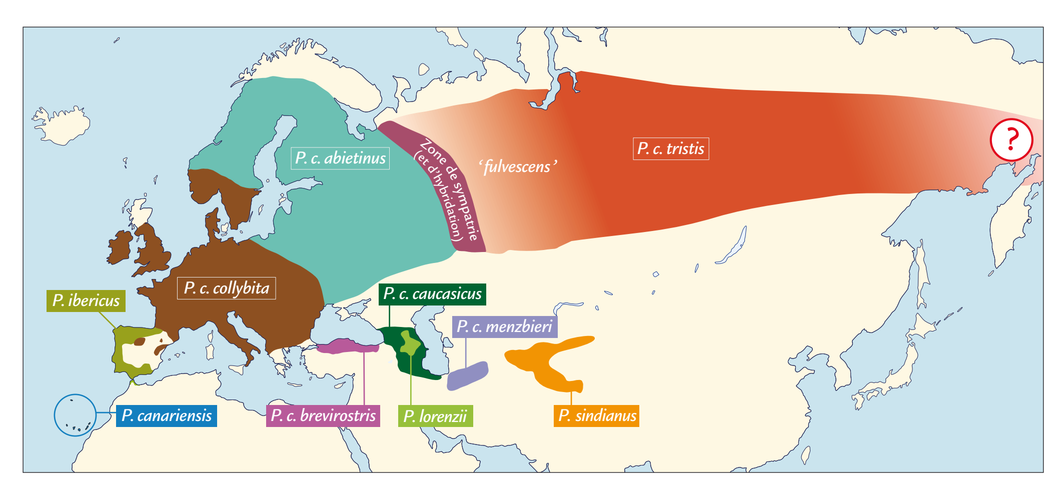


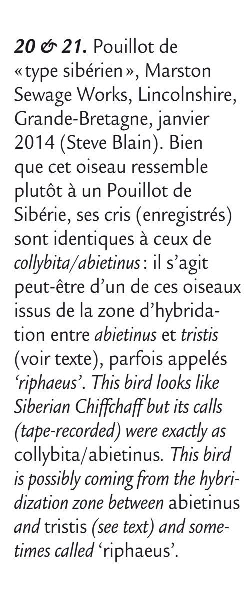
fig. **4.** Répartition des différents taxons du complexe « Pouillot véloce » *Phylloscopus collybita*, indiquant la zone de sympatrie (et d'hybridation) entre *abietinus* et *'fulvescens'/tristis* (d'après Glutz von Blotzheim & Bauer 1991, modifié par Marova 2013).
Distribution of the different taxa in the Chiffchaff complex, showing the sympatric zone between abietinus and 'fulvescens'/tristis.

notes du dialecte d'*abietinus*. On donne parfois le nom de *'riphaeus'* à ces oiseaux (Snigirewski 1931, Dean *et al.* 2010) pour les distinguer notamment des *'fulvescens'* de la plaine sibérienne occidentale. Dans leur étude, Marova *et al.* (2013) ont découvert la présence d'un troisième haplotype à côté des haplotypes *tristis* et *abietinus* précédemment connus. Plus proche de *tristis* que d'*abietinus*, ce troisième haplotype (appelé « *tristis*-2 »), diffère néanmoins significativement des deux autres. Ainsi, dans la partie méridionale de l'Oural, sur 29 oiseaux présentant des caractéristiques morphologiques de *tristis*, deux possédaient l'haplotype *abietinus*. La combinaison « caractères morphologiques *abietinus*/haplotype *tristis* » est encore plus fréquente ; elle a été trouvée chez 12 oiseaux sur 28. Associant l'étude phénotypique et celles des chants, les auteurs concluent à la présence claire d'une zone d'hybridation, et estiment cette introgression génétique de *tristis* à 24,5 % dans la population étudiée. Dans la région d'Arkhangelsk enfin, tous les mâles (n = 51) avaient un chant mixte ou « bilingue ». Sur 48 oiseaux étudiés, la concordance entre morphologie et génétique ne concernait que 19 oiseaux (3 *abietinus* et 16 *tristis*), les 29 individus restant étant identifiés comme hybrides. Seules des études utilisant des techniques plus poussées (AFLP, ADN nucléaire) permettront sans doute de confirmer (ou d'infirmer) ces premiers résultats. Le cas du Pouillot ibérique *P. ibericus* et de *collybita* dans les Pyrénées est un peu analogue, même si l'analyse (méthode AFLP pour *Amplified Fragment Length Polymorphism*, que l'on traduit par polymorphisme de longueur des fragments amplifiés) a montré que les hybrides sont plus communs que ne le suggèrent les caractéristiques morphologiques et acoustiques (Salomon *et al.* 1997, Bensch *et al.* 2002).



19. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Noirmoutier, Vendée, novembre 2004 (Matthieu Vaslin). Cet oiseau se situe probablement dans la variation extrême du Pouillot de Sibérie, avec des liserés verdâtres prononcés, notamment sur les rémiges, cependant le sourcil est chamois et le cri (enregistré) est sans ambiguïté : selon A. Dean (comm. pers.), il s'agit vraisemblablement d'un oiseau de type *'fulvescens'*.
Probable 'fulvescens'-type Siberian Chiffchaff, with prominent greenish fringes especially on flight-feathers. Nevertheless its supercilium is buff and its call was tape-recorded and was typical of tristis.

En conclusion, il existe donc d'une part une zone d'hybridation entre *abietinus* et *tristis*, qui reste à déterminer avec précision (mais qui semble être limitée et parfois très étroite en l'état actuel des connaissances ; Marova *et al.* 2009) et d'autre part, à l'est de cette zone, l'aire de répartition de *'fulvescens'* qui, jusqu'à plus ample informé, est une variante de *tristis* (voir l'encadré page suivante).
Au niveau des vocalisations (essentiellement les cris), et dans le strict cadre des observations effectuées en Europe de l'Ouest, ces oiseaux « gris et blanc » ont soit des cris de *collybita*/*abietinus*, ce qui les rapproche de cette dernière sous-espèce, soit dans certains cas des cris de type *tristis* (Dean 2014b et ci-dessus). Les choses se compliquent avec des individus au phénotype « *tristis* » qui crient comme des *collybita* (Dean 2014a) ! Dans ce cas s'agit-il de *tristis* ayant « appris » le cri de *collybita* ou d'oiseaux issus de la zone d'hybridation ? À l'heure actuelle, il n'est pas possible de mettre un nom de taxon sur ce type d'oiseaux.



20 & 21. Pouillot de « type sibérien », Marston Sewage Works, Lincolnshire, Grande-Bretagne, janvier 2014 (Steve Blain). Bien que cet oiseau ressemble plutôt à un Pouillot de Sibérie, ses cris (enregistrés) sont identiques à ceux de *collybita/abietinus* : il s'agit peut-être d'un de ces oiseaux issus de la zone d'hybridation entre *abietinus* et *tristis* (voir texte), parfois appelés *'riphaeus'*. *This bird looks like Siberian Chiffchaff but its calls (tape-recorded) were exactly as* collybita/abietinus. *This bird is possibly coming from the hybridization zone between* abietinus *and* tristis *(see text) and sometimes called* 'riphaeus'.



Une taxonomie capricieuse et… controversée

Depuis le début du XXe siècle, *tristis* est considéré comme une sous-espèce du Pouillot véloce (Ticehurst 1938, Williamson 1976). C'est encore la situation qui prévaut généralement en Europe. La considération du taxon *tristis* comme espèce à part entière a fait aussi débat et les résultats restent peu clairs (Helbig *et al.* 1996). Le Pouillot véloce *lato sensu* est une espèce plus ou moins clinale du sud de l'Europe au Moyen-Orient et à la Sibérie orientale. Si les taxons *canariensis* et *ibericus* sont plutôt bien individualisés notamment du point de vue des vocalisations, la frontière entre *collybita* d'Europe moyenne et *abietinus* d'Europe du Nord est peu claire, tandis qu'entre ce dernier taxon et *tristis*, il existe, comme nous l'avons vu, une zone d'hybridation dans l'Oural et les limites taxonomiques et morphologiques sont, dans certains cas, mal définies (Lindhom 2008, Marova *et al.* 2013, et ci-dessus).
Récemment, il a été suggéré d'élever *tristis* au rang d'espèce. Ainsi van den Berg (2009) propose-t-il le rang d'espèce pour ce taxon sur la base de ses vocalisations et notamment de son chant. Les études précitées montrent que cette approche manque sans doute de robustesse. La zone de chevauchement entre *abietinus* et *tristis*, limitée du sud des monts Oural à la péninsule de Kanine et étudiée par Marova *et al.* (*op. cit.*) montre que l'on y rencontre des oiseaux au plumage intermédiaire entre *tristis* et *abietinus* et dont le chant est qualifié de « mixte ». L'étendue de la répartition de ces oiseaux et leur abondance restent cependant inconnues. Du point de vue de l'ADN mitochondrial, Helbig *et al.* (1996) relèvent une différentiation de 1,7 à 2 % avec le Pouillot véloce, ce qu'ils considèrent comme insuffisant pour élever *tristis* au rang d'espèce. Cependant il existe d'autres paires d'espèces avec une différence génétique minime, comme par exemple le duo Bruant jaune *Emberiza citrinella* et Bruant à calotte blanche *E. leucocephalos*, dont la divergence de l'ADNm est de 0,4 % seulement (Alström *et al.* 2008).

Le cas de 'fulvescens'

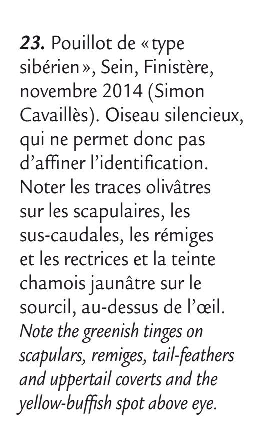
Qu'est-ce donc que ces *'fulvescens'* ? Outre leur plumage globalement plus pâle que celui de *tristis*, ces oiseaux présentent souvent des traces de jaune sur les parties inférieures, sur le sourcil, parfois également au niveau du cercle oculaire, tandis que les primaires présentent des franges d'un vert olive assez vif, ce dernier caractère, même s'il n'est pas systématique, étant le plus robuste. Ce type d'oiseaux correspond donc à ce que l'on appelle *'fulvescens'*, taxon non officiellement reconnu (ce qui explique les guillemets anglais), nommé d'après Shuskin (1925), originaire des plaines de Sibérie occidentale, entre l'Oural et la région du fleuve Ienisséï. Géographiquement, cette zone se trouve plus à l'est que la zone de sympatrie actuellement connue entre *abietinus* et *tristis* (fig. 4), laquelle reste cependant à délimiter avec plus de précision (Lindhom 2008, Marova *et al.* 2013). D'autant que des études antérieures (p. ex. Martens & Meincke 1989, Marova & Leonovich 1993 *in* Dean 2009), mais faites dans des régions opposées de l'Oural, avaient conclu à des résultats divergents, entraînant ainsi une ambiguïté supplémentaire sur ce qu'est réellement *'fulvescens'*. Plus récemment Marova *et al.* (2009) considèrent *'fulvescens'* comme une population à chant mixte entre *abietinus* et *tristis*, avec des caractères phénotypiques transitionnels entre ces deux taxons et donc comme étant « hybride », dans une région de sympatrie comprise entre les monts d'Oural méridionaux et la péninsule de Kanine. Cette hypothèse mériterait cependant d'être vérifiée. Dans une publication ultérieure (Marova *et al.* 2013), ces auteurs sont en effet moins affirmatifs… Il est possible qu'une introgression limitée d'*abietinus* se soit produite à l'est de l'Oural, sans doute avec un faible flux, et *'fulvescens'* doit vraisemblablement être proche morphologiquement et génétiquement des *tristis* purs. D'où la nécessité actuelle de distinguer les oiseaux hybrides de la zone de contact entre *abietinus* et *tristis* au sens large et les oiseaux de type *'fulvescens'*.

En l'état actuel des connaissances et dans l'attente d'investigations génétiques plus poussées, des auteurs comme Dean & Svensson (2005) considèrent *'fulvescens'* comme une variante (population ?) de *tristis*.

Le chant de *'fulvescens'* est considéré comme similaire à celui de *tristis* par Martens & Meincke (1989), mais ces auteurs n'ont pas étudié les oiseaux à l'ouest de l'Oural. Cependant cet avis sur le chant semble prévaloir actuellement (Dean & Svensson 2005, Dean 2009, 2014a).



22. Pouillot véloce *Phylloscopus collybita*, Hoëdic, Morbihan, octobre 2014 (Yves Blat). Cet oiseau nettement gris et blanc n'est pas sans rappeler le Pouillot de Bonelli. Sur le terrain, il poussait des *sssui(ou)*. Difficile de mettre un nom sur ce genre d'oiseaux (*abietinus* ? oiseau de la zone d'hybridation ? autre ?). *This grey-and-white bird recalls a Bonelli's Warbler. In the field the bird uttered* 'sweeoo'. *Is it an* abietinus *? A bird coming from the hybridization zone between* abietinus *and* tristis *? Something else ?*





23. Pouillot de « type sibérien », Sein, Finistère, novembre 2014 (Simon Cavaillès). Oiseau silencieux, qui ne permet donc pas d'affiner l'identification. Noter les traces olivâtres sur les scapulaires, les sus-caudales, les rémiges et les rectrices et la teinte chamois jaunâtre sur le sourcil, au-dessus de l'œil. *Note the greenish tinges on scapulars, remiges, tail-feathers and uppertail coverts and the yellow-buffish spot above eye.*





24 à 26. *(page précédente et ci-contre)* Pouillots véloces *Phylloscopus collybita*, Sein, Finistère, octobre 2014 (24, Maxime Zucca), Triel-sur-Seine, Yvelines, mars 2013 (25, Philippe J. Dubois) et Ouessant, Finistère, octobre 2014 (26, Vincent Palomares). Un oiseau silencieux est difficile à identifier. Si l'oiseau en main (24) ressemble bien à un *tristis*, il est impossible de nommer les deux autres : sur le terrain, des oiseaux resteront ainsi non identifiés… *Silent birds are difficult to assign to any taxon (like these three individuals). If the bird on plate 24 is probably a* tristis, *the two others, like some such birds in the field, are better to be left unidentified…*



Statut de *tristis* en France

Rappel historique

Comme pour tout ce qui concerne le Pouillot de Sibérie, son statut en France n'est pas rectiligne. Lors d'une réunion de l'*Association of European Rarities Committees* (*AERC*) en 1993, il avait été décidé que seuls les oiseaux capturés pouvaient être assignés à la sous-espèce *tristis*. Cela faisait suite à des publications (notamment Ticehurst 1938), mais aussi à un manque de connaissances du taxon et à certaines publications en partie incomplètes ou erronées sur les différentes sous-espèces du Pouillot véloce (voir notamment Heard 1989, Parmenter & Byers 1991, Dubois *et al.* 1995). Les comités d'homologation nationaux français et néerlandais y avaient adjoint le chant comme critère permettant l'identification de *tristis*, faisant preuve d'un esprit précurseur (Dubois *et al.* 1995) !
En 1995, à la suite de cette mise au point, le CHN a dressé la liste des oiseaux appartenant au taxon *tristis* et celle des Pouillots véloces « de type sibérien », oiseaux observés dans la nature, ayant été entendus (les cris seulement, pas le chant), et non capturés (Dubois & le CHN 1995). Il en a été ainsi jusqu'en 2005, lorsque le CHN a décidé de retirer le Pouillot de Sibérie (et le Pouillot véloce « de type sibérien ») de la liste des espèces soumises à homologation nationale. Cependant, le taxon n'a pas été repris par le Comité de suivi des migrateurs rares (CMR), si bien qu'il est devenu « orphelin », n'étant plus pris en compte par aucune instance de validation nationale. S'en est suivie une période de « flou », durant laquelle les données étaient assez disparates et les effectifs probablement très sous-estimés. Ce flou était également entretenu par les oiseaux « gris et blanc » que l'on considérait comme des « *abietinus* de l'Est ».
Jusqu'en 2005, les données concernent souvent moins d'un *tristis* par an (0,84 individu par an pour la période 1981-2005, dont quelques chanteurs printaniers et quelques oiseaux capturés) et un peu moins de 10 oiseaux identifiés comme Pouillot véloce « de type sibérien » (9 individus par an pour la période 1981-2005). Certaines années voient toutefois des « afflux » d'oiseaux de ce type, comme ce fut le cas en 1988 (31 individus) ou en 1998 (21 individus), souvent en lien avec des arrivées importantes de Pouillots à grands sourcils *Phylloscopus inornatus* et/ou de Pouillots de Pallas *P. proregulus* (archives CHN et IOF).

Analyse de la période 2003-2013

Notre analyse porte ici sur la période allant de 2003 à 2013 inclus. Nous avons collecté les données publiées sur différents sites Internet, puis sur les «*Faune-Biolovision*» lorsqu'elles se sont mises en place, en même temps que les données publiées dans des revues locales ou régionales. À la lumière des connaissances acquises sur le Pouillot de Sibérie et du consensus minimal qui prévaut actuellement au sein de la communauté ornithologique européenne, nous avons retenu dans cette analyse :

- les individus chanteurs,
- les individus capturés,
- les oiseaux dont le cri a été entendu et pour lequel une description a été faite,
- et dans quelques rares cas, les oiseaux correctement photographiés et présentant la suite des caractères phénotypiques attendus pour *tristis*.

Les oiseaux simplement cités ou décrits sans indication du cri ont été regroupés sous le vocable de Pouillot «de type sibérien». On peut donc considérer que l'on traite ces oiseaux comme étant «de type sibérien» mais que la plupart sont vraisemblablement des oiseaux appartenant au groupe *tristis*/*'fulvescens'* (et éventuellement des oiseaux issus de la zone d'hybridation).

Pour la répartition spatiale des oiseaux, nous avons divisé la France en quatre grandes zones :

- le littoral nord-ouest, qui regroupe les départements côtiers du Nord à la Loire-Atlantique,
- le littoral sud-ouest de la France, rassemblant ceux de la Vendée à la frontière espagnole,

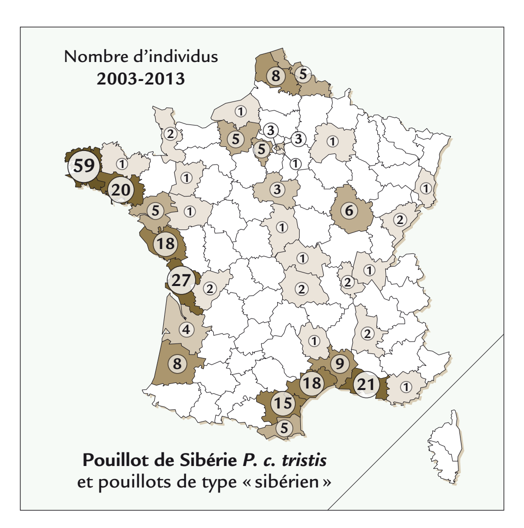


fig. **6.** Répartition géographique des Pouillots de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis* et pouillots de «type sibérien» observés en France de 2003 à 2013. *Distribution of records (birds) of Siberian and Siberian-type Chiffchaffs in France, 2003-2013.*

- la frange méditerranéenne, côtière et un peu continentale (ici, uniquement la Drôme),
- et la partie continentale, qui traite de tous les autres départements.

D'un point de vue chronologique, les données ont été regroupées par décade, et pour une meilleure compréhension du stationnement (et de l'hivernage) des oiseaux, nous avons dessiné un graphe du nombre total d'oiseaux présents par décade.

Nombre annuel d'oiseaux en France. Pour la période considérée, nous avons collecté 287 données d'oiseaux. C'est à partir de 2005 que le nombre de données augmente en France significativement, avec une moyenne de 26 oiseaux par an (fig. 5). Les années 2007 et 2013 ont totalisé respectivement des chiffres records de 50 et 66 oiseaux.

Répartition géographique des données. Avec 37% du total des individus (soit 101 individus ; fig. 6) c'est le littoral nord-ouest qui draine la plus grande partie des oiseaux, suivi par la frange méditerranéenne (71 individus soit 26%), le littoral sud-ouest (59 individus, 22%), et enfin la partie continentale, qui reçoit les 15% restants (40 individus). Au niveau départemental, c'est sans surprise le Finistère (et ses îles) qui totalise le plus grand nombre d'oiseaux (59 individus), suivi de la Charente-Maritime (27), des Bouches-du-Rhône (21) du Morbihan (20) et de la Vendée et de l'Hérault (18). À l'inverse, le Nord et le Pas-de-Calais, pourtant favorables à l'observation de pouillots sibériens comme par exemple le Pouillot à grands sourcils, ne fournissent respectivement que 5 et 8 individus.

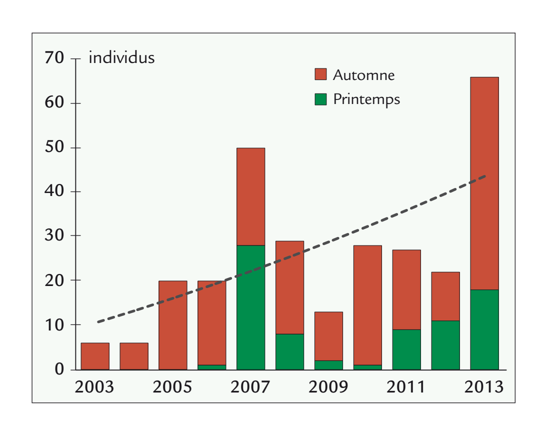


fig. **5.** Évolution du nombre annuel de Pouillots de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis* et de pouillots de «type sibérien» observés en France de 2003 à 2013. *Trend in the annual number of Siberian and Siberian-type Chiffchaffs in France, 2003-2013.*

Distribution chronologique des données. Les données de fin d'hiver et de printemps (février-avril) sont regroupées sous le terme de «printemps», celles de l'automne et du début de l'hiver (octobre-janvier) sous celui d'«automne». Pour la période considérée (2003-2014), les données «printanières» représentent un peu moins du tiers du total annuel (27,2%), avec une légère augmentation pour les années les plus récentes (38 individus sur 115, soit 33% du total pour la période 2011-2013).

Hormis quelques avant-coureurs début octobre (un le 3 octobre 2006 sur l'île de Sein, Finistère), le gros des arrivées se situe invariablement entre le 21 et le 31 octobre et se prolonge jusqu'à la mi-novembre environ (fig. 7). Passée cette période d'un mois, les effectifs décroissent sensiblement, et ne subsistent alors que les hivernants à partir de la seconde moitié de décembre et ce jusqu'au début du mois de mars. Un passage printanier se dessine dès la seconde décade de ce mois, pour culminer entre le 20 et 31, ne laissant que de rares oiseaux au-delà du 10 avril. C'est durant ce dernier mois que l'on entend très logiquement le plus grand nombre de chanteurs.

À l'échelle des grands ensembles géographiques retenus, la figure 8 montre nettement le décalage dans les arrivées des oiseaux. Logiquement c'est dans le nord-ouest de la France, qui regroupe le plus grand nombre d'observations, que le premier pic d'arrivées se fait ressentir, lors de la troisième décade d'octobre. Ensuite le littoral sud-ouest du pays voit un pic (modéré) d'arrivée dans la seconde décade de novembre, impliquant vraisemblablement un glissement des oiseaux vers le sud, tandis que se produit la pénétration d'un petit nombre d'individus à l'intérieur des terres (avec un maximum dans la troisième décade de novembre) et qu'enfin le littoral du sud de la France voit arriver, surtout début décembre, des oiseaux qui hiverneront probablement autour du bassin méditerranéen.

Les données «printanières» (février-avril) montrent une concentration marquée dans le sud de la France (fig. 9). Il s'agit sans doute d'oiseaux ayant hiverné sur place, mais aussi d'individus remontant au passage prénuptial, comme le montre le pic dans la troisième décade de mars (fig. 8). À noter qu'il est possible que leur détection soit facilitée par leur chant, ce qui peut biaiser celle-ci. Les

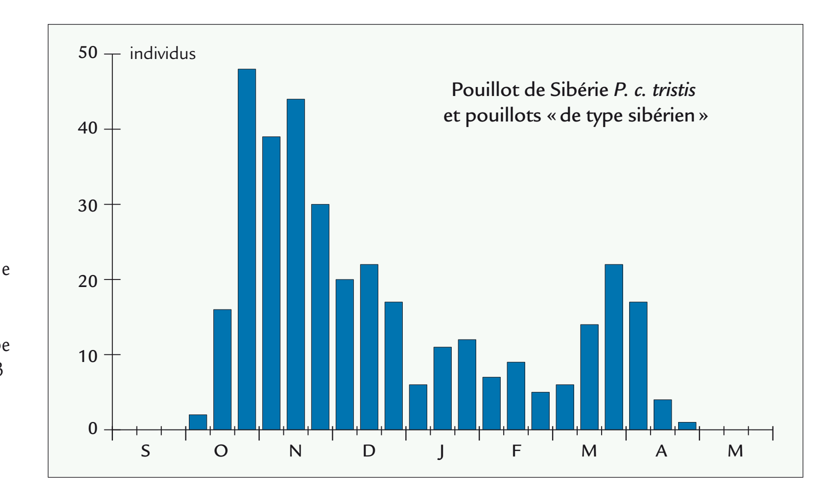


fig. **7.** Répartition par décade des données de Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis* et de pouillots de «type sibérien» en France de 2003 à 2013. *Timing of records of Siberian and Siberian-type Chiffchaffs by 10-day periods in France, 2003-2013.*

quelques observations du quart nord-ouest de la France à cette époque doivent aussi concerner des oiseaux en migration, tandis que celles de l'ouest du pays se rapportent sans doute à des hivernants. À cet égard, le début d'année 2014 (non prise en compte dans le présent article) confirme la tendance à la présence hivernale et printanière d'oiseaux dans l'ouest de la France (12 données), mais aussi à l'intérieur des terres (6 données, pour un total d'au moins 45 oiseaux vus sur l'ensemble du pays). Les années qui viennent nous éclaireront sur cette tendance à l'augmentation des observations en hivernage (ce fut le cas dans l'hiver 2014-2015, avec plusieurs dizaines d'oiseaux observés) et au passage prénuptial.

Discussion

L'histoire du Pouillot de Sibérie (et des oiseaux « de type sibérien »), en France n'est pas tout à fait linéaire. Son identification délicate du fait de la variabilité possible de son plumage, sa taxonomie complexe et controversée l'ont tenu longtemps aux frontières de l'identification. Considéré par le CHN pendant un temps, il a été écarté de la liste nationale pour les raisons qui viennent d'être évoquées. Le Comité de suivi des migrateurs rares (CMR) ne l'a pas non plus repris dans sa liste pour les mêmes raisons, si bien que ce taxon a été, pendant quelques années, en « déshérence » dans le paysage ornithologique français. Ce n'est que depuis le début des années 2010 qu'il a connu un regain d'intérêt, notamment avec des publications britanniques et néerlandaises sur son sujet. Ainsi le BBRC (l'équivalent anglais du CHN) a-t-il créé un sous-comité en charge de suivre les avancées dans le domaine taxonomique, génétique et phénotypique de *tristis* (Dean *et al.* 2010). Récemment, une enquête menée auprès des bagueurs des Pays-Bas a donné des résultats intéressants concernant les oiseaux de type *abietinus* et *tristis* tenus en main (de Knijff *et al.* 2012). Après analyse génétique (ADNm), il en ressort que tous les oiseaux identifiés comme *collybita* ou *collybita/abietinus* étaient bien des *collybita* (n = 11). Sur les 23 oiseaux identifiés en main comme *abietinus*, tous se sont avérés être des *tristis* de même que 2 oiseaux considérés comme *abietinus/tristis*. Enfin, les 5 oiseaux identifiés comme *tristis* en étaient bien. Cela conduit à deux constatations : d'une part la variabilité phénotypique de *tristis* est plus importante qu'on ne le supposait jusqu'alors et, d'autre part, qu'en est-il réellement d'*abietinus* ? Les auteurs ne répondent pas à cette seconde question. Ce travail laisse également en suspens des interrogations. Ainsi l'ADN mitochondrial n'étant hérité que de la mère, on ne peut donc distinguer les éventuels hybrides. De plus, de Knijff *et al.* (2012) n'abordent pas le problème de *'fulvescens'*, pas plus que les travaux de Marova *et al.* (2009, 2013) sur les zones de contacts et les vocalisations des oiseaux dans ces zones. Collinson *et al.* (2013), sur la base de 3 oiseaux capturés en Grande-Bretagne, identifiés comme *tristis* et dont l'ADNm confirme ce taxon par l'analyse des séquences du gène du cytochrome b (cyt-b), prolongent ces réflexions : ou bien *tristis* présente une variété phénotypique beaucoup plus grande que ce que l'on imaginait, ou bien il se produit une introgression maternelle de l'ADNm de *tristis* dans les populations d'*abietinus*, comme pourraient le suggérer les travaux de Marova *et al.* (2009, 2013), c'est-à-dire une hybridation active (et pas nécessairement stabilisée). Et pour ces oiseaux ainsi « confirmés » génétiquement comme étant des *tristis* par l'ADNm maternel, on ne peut totalement exclure une hybridation avec un mâle *abietinus* (mais qu'en est-il des hybrides dont le père est *abietinus* ?). Ces deux hypothèses sont, là encore, non exclusives, sachant que la zone d'intergradation active n'est pas connue et semble de largeur variable (Marova *et al.* 2009), ce qui peut influer sur le nombre d'individus hybrides susceptibles de migrer vers l'Europe de l'Ouest.

Reste également le cas d'*abietinus* dont Svensson disait déjà en 1992 qu'il est généralement non différenciable de *collybita* même en main. Ce qui soulève la question de savoir comment identifier *abietinus* sans ADN... Comme le souligne judicieusement la dernière phrase de l'article de Collinson *et al.* (2013) : « Où sont les *abietinus* ? ». Des éléments de réponses peuvent être apportés : d'une part *abietinus* est de passage précoce et il est sans doute déjà passé au moment où ont été bagués les oiseaux anglais et hollandais. Ensuite, *abietinus* a une migration orientée nettement vers le sud-est de l'Europe, si bien que l'Europe de l'Ouest n'est peut-être que modérément concernée par son passage. Enfin, la plupart des *abietinus* sont en général tellement proches phénotypiquement de *collybita* qu'ils peuvent être facilement confondus avec ce dernier, même en main.

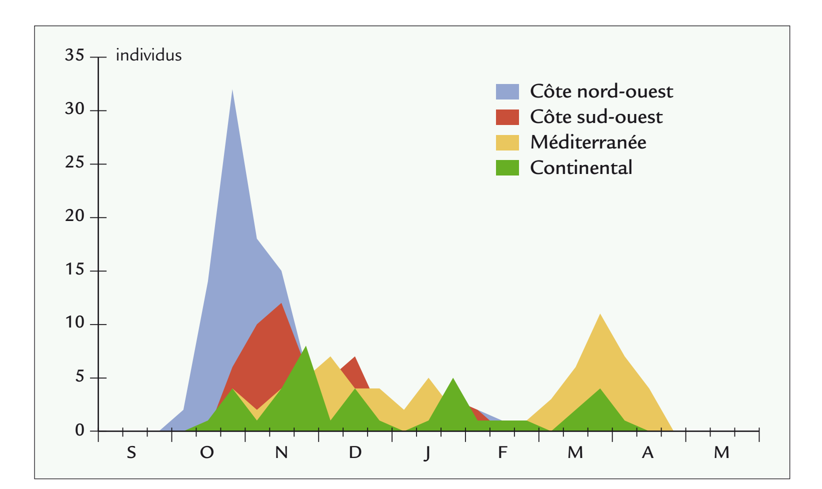


fig. **8.** Répartition chronologique des données de Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis* et de pouillots de « type sibérien » dans les quatre « régions » géographiques (côtes nord-ouest, côtes sud-ouest, zone continentale, pourtour méditerranéen) de France, de 2003 à 2013. *Timing of records of Siberian and Siberian-type Chiffchaffs by 10-day periods in four geographical areas (North-West coast, South-East coast, Mediterranean area, inland) in France, 2003-2013.*

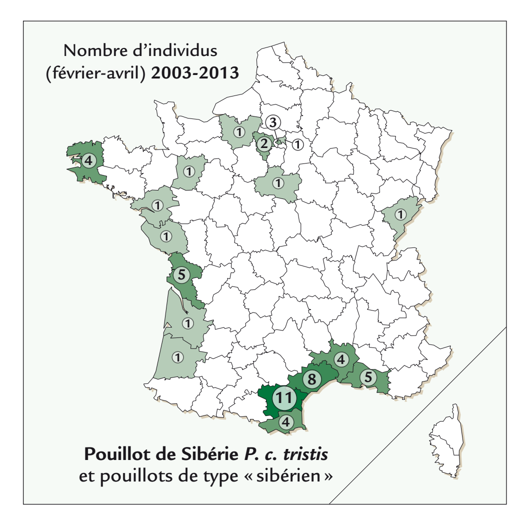


fig. **9.** Répartition des données printanières de Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis* et de pouillots de « type sibérien » en France de 2003 à 2013. *Distribution of the spring (February-April) records (birds) of Siberian and Siberian-type Chiffchaffs in France, 2003-2013.*

Conclusion

Taxonomie. Que peut-on déduire de cet ensemble de travaux et des observations de ces oiseaux effectués en France et ailleurs en Europe ?

• *Tristis* présente une variabilité phénotypique peut-être plus importante que ce qui est généralement admis.

• Son chant reste un élément déterminant pour peu qu'il soit bien typé et ne présente pas de motifs du chant de *collybita*.

• Son cri le plus classique est typique, mais il existe des variations subtiles, voire des cris atypiques qui peuvent être déroutants. Sont-ils l'apanage de « purs » *tristis* ou de *'fulvescens'*, voire d'oiseaux issus des zones de contact ?

• Que sont réellement ces pouillots « gris-et-blanc » (que l'on a pu parfois appeler « *abietinus* de l'Est ») ? Des oiseaux issus de la partie la plus occidentale de *tristis* ? Ou de la portion orientale d'*abietinus* ? Ou encore de la zone d'hybridation entre ces deux taxons ? Voire des trois ?

• Il existe une part (non quantifiée) d'oiseaux qui présentent un phénotype *tristis* et des cris de type *collybita*. Ces oiseaux sont peut-être des individus provenant de la zone de contact entre *tristis* et *abietinus*, voire des individus « purs » ayant appris le cri de l'une ou l'autre sous-espèce (d'où la nécessité d'entendre le plus de cris possibles d'un même oiseau pour s'assurer de leur similitude).

Statut en France. D'un point de vue géographique et temporel, on constate en France que :

• le nombre de Pouillots de Sibérie ou de Pouillots



27. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Pyrénées-Atlantiques, janvier 2015 (Philippe Legay). *Siberian Chiffchaff.*

de « type sibérien » a nettement augmenté depuis le milieu des années 2000 sans qu'il n'y ait eu a priori un regain d'intérêt ou une recherche particulière de ces oiseaux, lesquels ayant été plutôt « délaissés » par les instances chargées de collecter les données d'espèces rares ou occasionnelles ;
• cette augmentation s'accompagne d'une extension de l'aire géographique d'observation de ces oiseaux et d'un accroissement tout à la fois du nombre d'observations hivernales et printanières, avec même un léger pic à la fin du mois de mars (oiseaux plus facilement détectables au chant ?), témoignant vraisemblablement d'un passage prénuptial, d'oiseaux ayant peut-être hiverné plus au sud en Europe ;
• à l'instar d'espèces comme le Pipit de Richard *Anthus richardi* et surtout le Pouillot à grands sourcils, certaines populations de Pouillot de Sibérie (et de « type sibérien ») sont peut-être en train de modifier leurs voies de migration (et d'hivernage). Il sera intéressant de voir, dans les années qui viennent, si cette hypothèse se confirme et si, par ailleurs, les arrivées en en Europe de l'Ouest (et en France) se font de façon un peu plus précoce que par le passé.

Identification. Au final, la distinction entre Pouillot de Sibérie (*tristis*) et Pouillot véloce de « type sibérien » reste pertinente en l'état actuel des connaissances. On peut considérer un oiseau comme étant un *tristis* sur la base :
• de son chant,
• de son cri typique *fîîî...* ou *hîîî...* (en même temps que l'oiseau présente la suite des caractères morphologiques d'un *tristis*), si possible entendu plusieurs fois et enregistré,
• de son plumage, en élargissant les critères d'identification morphologiques dès lors que l'un des trois points précédents au moins est présent,
• de son ADN.
Ne pas oublier enfin que les photos peuvent être trompeuses et que selon l'incidence de la lumière et son intensité, un même oiseau peut paraître tantôt « gris et blanc », tantôt « beige et brun ». Il est donc toujours préférable d'effectuer un jeu de photographies sous différents éclairages.
On conservera le terme de Pouillot véloce de « type sibérien » pour les oiseaux :
• silencieux mais présentant la suite de caractères morphologiques de *tristis*,
• dont le chant n'est pas pur et présente des motifs « *collybita* » (ce cas doit être plutôt exceptionnel en France),
• dont le cri s'éloigne trop du cri typique de *tristis* ou qui pousse à la fois le *fîîî...* ou *hîîî...* mais aussi le *huît* de *collybita*,
• qui émettent des *ssui(ou)* ET qui présentent des teintes jaunes ou jaunâtres sur certaines parties du corps (sourcil, poitrine, flancs, rémiges, etc.).

Remerciements

Cet article doit beaucoup aux nombreux échanges que j'ai pu avoir avec Alan Dean qui travaille depuis des années sur cet épineux sujet qu'est le Pouillot de Sibérie (et ses « cousins »). Mes sincères remerciements à tous ceux qui ont bien voulu me transmettre leurs photos : Aurélien Audevard, Steve Blain, Yves Blat, Guy Flohart, Dave Hutton, Fabrice Jallu, Simon Knight, Dominique Michelat, Vincent Palomares, Tristan Reid, Stephan Tillo, Matthieu Vaslin et Maxime Zucca. Merci enfin à Cédric Peignot et Maxime Zucca qui ont relu le manuscrit de cet article.

Bibliographie

• **Alström P., Olsson U., Lei F., Wang H.-T., Gao W. & Sundberg P.** (2008). Phylogeny and classification of the Old World *Emberizini* (*Aves, Passeriformes*). *Molecular Phylogenetics and Evolution* 47 (3) : 960-973. • **Bensch S., Helbig A.J., Salomon M. & Seibold I.** (2002). Amplified fragment length polymorphism analysis identifies hybrids between two subspecies of warblers. *Molecular Biology* 11 : 473-481. • **Clement P., Helbig A.J & Small B.** (1998). Taxonomy and identification of chiffchaffs in the Western Palearctic. *British Birds* 91 : 361-376. • **Collinson M., Shannon T., Archer P., Odin N., Riddington R. & Walsh P.** (2013). Genetic analysis of migrant Siberian Chiffchaffs in Britain and Ireland. *British Birds* 106 : 109-113. • **Copete J.L. & Armada R.** (2004) Unusual calls of Chiffchaffs *Phylloscopus collybita* in NE Spain in autumn-winter : an alert to Spanish observers. *Rare Birds in Spain*. (*http://www.rarebirdspain.net/arbsi026.htm*). • **Dean A.R.** (2009) [mis à jour en 2014]. 'Siberian Chiffchaff' *Phylloscopus collybita tristis* : discussion and photo gallery. (*http://deanar.org.uk/tristis/tristis.htm*). • **Dean A.R.** (2013). How many Siberian Chiffchaffs are reaching Britain ? *British Birds* 106 : 282-283. [référence non citée dans le texte, à citer ou à supprimer] • **Dean A.R.** (2014a). A case study from Staffs and Warks, March 2014 : conflicting morphology and vocalisations. (*http://deanar.org.uk/tristis/casestudy3.htm*). • **Dean A.R.** (2014b). A 'case study' from Scilly, involving a distinctly brown tristis and a 'grey and white' (Bonelli's-like) Chiffchaff. (*http://deanar.org.uk/tristis/casestudy.htm*). • **Dean A.R. & Svensson L.** (2005). Siberian Chiffchaff revisited. *British Birds* 98 : 396-410. • **Dean A., Bradshaw C., Martin J., Stoddart A. & Walbridge G.** (2010). From the Rarities Committee's files .The status in Britain of 'Siberian' Chiffchaff. *British Birds* 103 : 320-338. • **de Knijff P., van der Spek V. & Fisher J.** (2012). Genetic identity of grey chiffchaffs trapped in the Netherlands in autumns of 2009 - 2011. *Dutch Birding* 34 : 386-392. • **del Hoyo J., Elliott A. & Christie D.A.** (eds.) (2012). *Handbook of the Birds of the World. Vol. 11, Old World Flycatchers to Old World Warblers.* Lynx Edicions, Barcelona. • **Dubois P.J. & le Chn** (1995). Les oiseaux rares en France en 1994. Rapport du Comité d'Homologation National. *Ornithos* 2-4 : 145-167. • **Dubois P.J., Yésou P. & le CHN** (1995). Les Pouillots véloces *Phylloscopus tristis/fulvescens* en France : statut et critères d'acceptation par le CHN. *Ornithos* 2-4 : 170-174. • **Dubois P.J. & Duquet M.** (2008). Further thoughts on Siberian Chiffchaffs. *British Birds* 101 : 149-150. • **Heard C.D.R.** (1989). Racial identification of wintering chiffchaffs. *Birding World* 2 : 60-65. • **Helbig A.J., Martens J., Seibold I., Henning F., Schottler B. & Wink M.** (1996). Phylogeny and species limits in the Palearctic Chiffchaff *Phylloscopus collybita* complex : mitochondrial genetic differentiation and bioacoustic evidence. *Ibis* 138 : 650-666. • **Lindholm A.** (2008). Mixed song of Chiffchaffs in Northern Russia. *Alula* 14 : 108-115. • **Lindholm A.** (2014). Occurrence of the alternative call of Common Chiffchaff in Finland and Estonia. *Caluta* 6 : 1-14. • **Marova I.M., Federov V.V., Shipilina D.A. & Alekseev V.N.** (2009). Genetic and vocal diffe-

28. Pouillot de Sibérie *Phylloscopus collybita tristis*, Uzein, Pyrénées-Atlantiques, février 2015 (Philippe Legay). *Siberian Chiffchaff.*



rentiation in hybrid zones of birds: Siberian and European Chiffchaffs (*Phylloscopus [collybita] tristis* and *P. c. abietinus*) in the Southern Urals. *Doklady Biological Sciences* 427: 384-386. • **Marova I.M., Shipilina D.A., Federov V.V. & Ivanitskii V.V.** (2013). Siberian and East European chiffchaffs: geographical distribution, morphological features, vocalization, phenomenon of mixed singing, and evidences of hybridization in sympatry zone. *In* Rodríguez N., Garcia J. & Copete J.L. (eds), *El mosquitero ibérico*. Léon, Grupo Iberico de Anillamiento: 119-140. • **Martens J. & Meincke C.** (1989). Der sibirische Zilpzalp (*Phylloscopus collybita tristis*): Gesang und Reaktion einer mitteleuropäischer Population im Freilandversuch. *Journal für Ornithologie* 130: 455-473. • **Parmenter T.W. & Byers C.** (1991). *A Guide to the Warblers of the Western Palearctic*. Bruce Coleman, Bucks. • **Salomon M., Bried A.J., Helbig A.J. & Riofrio J.** (1997). Morphometric differentiation between male Common Chiffchaffs *Phylloscopus [c.] collybita* Vieillot, 1817, and Iberian Chiffchaffs *P. [c.] brehmii* Homeyer, 1871, in a secondary contact zone (*Aves: Sylviidae*). *Zool. Anzeiger* 236: 25-36. • **Snigirewski S.** (1931). Zur Verbreitung der Vögel im südlichen Ural-Gebirge und neue Unterarten aus dieser Gegend. *Journal für Ornithologie* 79: 57-66. • **Sushkin P.P.** (1925). *[List and distribution of birds of the Russian Altai and nearest parts of NW Mongolia, with a description of new or little-known forms.]* (en russe). Leningrad. • **Svensson L.** (1992). *Identification Guide to European Passerines*. 4th ed. Stockholm. • **Svensson L., Mullarney K. & Zetterström D.** (2012). *Le guide ornitho*. 2e éd. Delachaux et Niestlé, Paris. • **Ticehurst C.B.** (1938). *A Systematic Review of the genus* Phylloscopus. Trustees of the British Museum, London. • **van den Berg A.B.** (2009). Calls, identification and taxonomy of Siberian Chiffchaff: an analysis. *Dutch Birding* 31: 79-85. • **Williamson K.** (1976). *Identification for ringers 2. The Genus* Phylloscopus. BTO Identification Guide, Tring.

Annexe

Sont présentés ci-dessous des liens Internet qui permettent d'écouter les différentes vocalisations auxquelles il est fait référence dans le texte.

V1 – cri de *tristis* – Russie (***http://deanar.org.uk/tristis/soundfiles/tristis2.mp3***)

V2 – chant de *tristis* – Russie (Antero Lindhölm) (***http://www.tarsiger.com/mp3/antero/20070605_Phycol.mp3***)

V3 – montage composite : d'abord le cri d'un jeune *collybita* (Grande-Bretagne, juillet), puis le cri de *tristis* (Grande-Bretagne, janvier) (***http://deanar.org.uk/tristis/soundfiles/collybitaJuvVtristisWarks2013.mp3***).

V4 – cris monosyllabique d'un Pouillot véloce (*abietinus* probable) – Estonie (Antero Lindhölm) (***http://www.rarebirdspain.net/phycol1.mp3***)

V5 – cris de *tristis* avec inflexion vers le bas. Écouter notamment les oiseaux d'Oman (Antero Lindhölm et Anika Forsten) (***http://www.elisanet.fi/antero.lindholm/Linnut/Phylloscopus/tristis/trcall.html***)

Vous retrouverez les liens pointant vers ces enregistrements, sous une forme facilement « cliquable » sur le Facebook d'*Ornithos* (voir l'édito du présent numéro).

Summary

Siberian Chiffchaff in France : status, identification and taxonomy. *Siberian Chiffchaff* Phylloscopus collybita tristis *(and Siberian-type Chiffchaff) has been increasingly observed in France since a decade. The birds arrive in late October. They are observed mainly in north-western France and then a shift is noticed towards the south-west and inland; then the birds reach the Mediterranean area around the end of November and the beginning of December. Afterwards, the records decrease and involve mainly birds about to overwinter in France. Wintering birds are increasing in accordance with the total number of birds. A small spring passage is detected at the end of March, especially in southern France. This increase in numbers is not only the result of better surveys in France or a better knowledge of identificaiton features, but also (and mainly) to a real increase of birds in North-West Europe. There is a large (and sometimes controversial) literature about Siberian Chiffchaff, about its distribution, hybridization with Scandinavian Chiffchaff (*abietinus*), identification and taxonomy. In the sympatric zone with* abietinus*, in western Oural, recent studies have shown a certain degree of hybridization, with intermediate morphological characters between the two taxa and birds with mixed song. In Britain and The Netherlands, limited studies have shown that, by the end of autumn, the birds caught and identified in the hand as* abietinus *were genetically assigned to* tristis*. These birds are generally more 'grey-and-white' rather than 'brown-and-buff'. Moreover* abietinus *migrates earlier in autumn and moves south/south-east, and is probably not so common in Western Europe. That's why the birds identified as* abietinus *(or even 'eastern* abietinus*') are more probably Siberian Chiffchaff belonging to the western population of this taxa, and known as* 'fulvescens'*. It is possible that some of those 'grey-and-white' birds are hybrids too (no formal proof). Typical call of Siberian Chiffchaff is a soft, plaintive and monosyllabic* hiii *or* fiiii*, which it should not be confused with some alternative calls of Common Chiffchaff, heard mainly during the autumn. There is also an alternative drawling* sweeoo *call, which can be uttered by both* tristis *and* abietinus*. The origin of those birds uttering this call is unknown. All these new advances have led to a new insight on the identification features of* tristis *and have led to accepting as Siberian Chiffchaff some birds with typical* tristis *call and 'grey-and-white' plumage.*

Contact : Philippe J. Dubois
(pjdubois@orange.fr)



Analyses bibliographiques

Ouvrages ornithologiques : guides d'identification, atlas, monographies, handbooks, inventaires…

Jean-Marc Thiollay

The Bird Songs of Europe, North Africa and the Middle East

Identification of all the birds' calls, songs and sounds

Schulze A. & Dingler K.-H., 2014, Sunbird Nature App (69,99 €)

Cette application professionnelle pour iPad et iPhone a été développée par *Sunbird Nature App* à partir des CD audio d'Andreas Schulze et Karl-Heinz Dingler publiés en 2007 par les éditions AMPLE (*Ornithos* 14-5 : 314), et qui réunissaient 2 817 enregistrements de chants et cris de 801 espèces d'oiseaux d'Europe. Toutes les espèces peuvent être consultées selon la classification taxonomique et peuvent donc être comparées facilement. La nouveauté, c'est que des spectrogrammes accompagnent chaque vocalisation et défilent à la lecture des enregistrements, 1 350 photographies de qualité et des descriptions de chaque espèce sont également incluses. Pour une consultation plus pratique, les chant et divers cris d'une espèce figurent sur des pistes séparées auxquelles on peut accéder d'un simple clic, et passer d'un type de vocalisation à l'autre instantanément. Tous les enregistrements sont commentés et les noms des oiseaux figurent en 18 langues. Parallèlement à ces fonctions de bibliothèque de sons et de matériel de « repasse », l'application permet aussi de prendre des notes, de créer des listes d'observation et de les trier selon le lieu, la date, le groupe taxonomique… Une fois l'application téléchargée, plus besoin de connexion Internet pour l'utiliser, et toutes les mises à jour sont gratuites, ou plus exactement incluses dans le prix d'achat, qui me paraît quelque peu élevé. *(MD)*



---

40 years of evolution

Darwin's Finches on Daphne Major Island

Grant R. & Grant B.R., 2014, Princeton University Press, 400 p. (34,95 £)

Ce couple d'écologistes spécialistes des Pinsons de Darwin nous a déjà gratifié de plusieurs livres dont le dernier (*How and why species multiply*, Princeton University Press, 2008) était déjà une synthèse remarquable. Leurs 40 ans de suivi intensif sur une petite île des Galápagos illustre de façon très approfondie les mécanismes de spéciation au sein d'un peuplement de quatre de ces granivores très proches. La mesure précise et continue de leurs caractères morphologiques, comportementaux, vocaux et génétiques montre à quel point ces oiseaux subissent des changements rapides au gré des fluctuations climatiques, notamment de la taille et de la forme du bec par un processus de sélection naturelle particulièrement intense en période de sécheresse. On y voit comment un nouvel arrivant prend place et se développe dans la communauté, comment enfin une population hybride, se reproduisant entre elle, se différencie comme une espèce à part. C'est la plus spectaculaire et probante des études sur l'évolution menées en milieu naturel et une belle illustration de l'intérêt des suivis à long terme, menés de plus ici dans des conditions spartiates ! Pour très scientifique que soit la démonstration, le texte reste aussi simple et facile à lire que possible, avec des chapitres courts, munis d'un résumé et d'illustrations claires et en couleur. L'intérêt ornithologique le dispute à la référence incontournable en matière de biologie évolutive. (*JMT*)

Avian Urban Ecology: behavioral and physiological adaptations

Gil D. & Brumm H., 2014, Oxford University Press, Oxford, 217 p. (37,50 €)

La transformation rapide de beaucoup de milieux naturels en zones urbanisées provoque non seulement un profond changement dans les populations animales susceptibles ou non de s'adapter à ces changements, mais aussi un accroissement du nombre de scientifiques qui étudient ces phénomènes et des publications qui en résultent. Après *Urban Bird Ecology and Conservation* (Lepczyck & Warren, University California Press, 2012, V. *Ornithos* 20-4 : 230), ce nouveau volume regroupe 16 chapitres indépendants (12 généraux et 4 études de cas) écrits par 27 spécialistes et traitant des principaux facteurs auxquels sont confrontés les oiseaux des villes et les adaptations comportementales, morphologiques, physiologiques, génétiques et démographiques qu'ils provoquent chez les oiseaux qui réussissent à coloniser nos villes. Ces facteurs vont de l'illumination nocturne, du bruit et du dérangement au réchauffement, types de nourriture, maladies, rôle des espaces verts, etc. L'accent est souvent mis sur les prédispositions initiales des espèces à s'adapter ou non à l'environnement urbain et les prévisions qui en découlent comparées aux résultats observés. Tout n'est évidemment pas abordé et même nombre d'aspects couverts dans *Avian Urban Ecology and Conservation* ne sont pas repris ici (interactions entre hommes et oiseaux, suivis participatifs, etc.). Chaque chapitre est indépendant et fournit son abondante bibliographie. Il y a donc bien sûr des répétitions de l'un à l'autre mais sous des formes souvent différentes. En revanche, l'absence de synthèse finale ne facilite pas une lecture rapide, d'autant plus que les illustrations (en noir uniquement) sont assez peu nombreuses. C'est donc surtout un condensé des recherches en cours destiné davantage aux scientifiques qu'au public plus généraliste (son prix est d'ailleurs trop élevé), bien que nous soyons tous confrontés aux résultats de l'urbanisation sur les populations d'oiseaux. (*JMT*)

The Nature of Japan

Brazil M., 2013, Japan Nature Guides, Ebetsu, 376 p. (environ 21 €)

Journaliste environnemental, ornithologue auteur d'ouvrages d'identification réputés, guide naturaliste, Mark Brazil a une connaissance exceptionnelle de la nature japonaise, qu'il parcourt depuis plus de 30 ans. Ce livre est le premier à dresser en langue anglaise un tableau du patrimoine naturel de l'archipel du Soleil Levant. Au travers de portraits très évocateurs d'espèces, de leurs habitats et de leurs relations avec l'homme, l'auteur nous emmène en voyage de saison en saison, d'île en île, des montagnes à l'océan. Ce faisant, il souligne le pauvre état de conservation de la faune japonaise, lié à un usage immodéré des ressources naturelles, mais aussi aux activités de loisirs comme la chasse photographique. Heureusement, le succès de quelques actions de protection (renforcement de la population de Kétoupa de Blakiston, réintroduction de l'Ibis nippon, etc.) laisse espérer que la tendance soit réversible. Si l'ouvrage parle de toute la faune, seuls les vertébrés les plus emblématiques bénéficient de monographies spécifiques, et les oiseaux ont une place de choix. Transposé au français, le style, alerte et imagé, se rapprocherait de celui de Paul Géroudet : c'est dire si la lecture est agréable. De nombreux dessins d'Hisashi Masida, au crayon et à l'encre, illustrent ce livre qui est une excellente introduction à la nature japonaise. (*P. Yésou*)

Oiseaux des Côtes-d'Armor

Statut · Distribution · Tendance

GEOCA, 2014, Groupe d'études ornithologiques des Côtes-d'Armor, Saint-Brieuc, 416 p. (35 €)

Après l'*Atlas des oiseaux nicheurs de Bretagne*, publié par Bretagne Vivante Ornithologie (ex-GOB), les Bretons se sont remis à l'écriture avec cette avifaune départementale. Il s'agit d'un inventaire, c'est-à-dire un ouvrage qui traite aussi bien des nicheurs (sédentaires ou visiteurs d'été) et des hivernants, que de migrateurs – y compris les espèces occasionnelles. Il suit la présentation classique des inventaires. Après une introduction assez brève mais complète du département, de ses milieux et de la méthodologie utilisée, le corpus présente chaque espèce par ordre systématique (répartition générale et française, statut costarmoricain, tendances et perspectives, bibliographie). À noter que pour les espèces nicheuses, les cartes ont été révisées par rapport à celles de l'atlas breton, puissent qu'elles prennent en compte les informations jusqu'à 2012. Il y a également des cartes de répartition pour les oiseaux hivernants (2009-2013). Enfin, un troisième type de cartes est réservé pour la répartition des effectifs de ces derniers (oiseaux d'eau), mais aussi, et parfois sur un pas de temps plus long, pour des espèces moins fréquentes (hivernantes ou non). De même, et c'est intéressant, les données des espèces occasionnelles sont remises dans un contexte breton, si bien qu'elles ne sont plus anecdotiques. L'iconographie a été soignée avec des photos superbes, toutes costarmoricaines ! L'ouvrage se termine par quelques synthèses (oiseaux nicheurs, oiseaux d'eau hivernants, oiseaux nicheurs en milieu urbain, etc.) et une courte bibliographie générale.

À ce prix-là, c'est vraiment un ouvrage qui mérite d'être acheté, lu, relu et qui doit donner des idées. Il faut souhaiter, par exemple, qu'un ouvrage similaire voie le jour, dans un futur proche, pour l'ensemble de la Bretagne et, évidemment, pour d'autres régions, avant, justement, qu'elles ne fusionnent ! *(Philippe J. Dubois)*



L'encyclopédie de la Camargue.

Blondel J., Barruol G. & Vianet R. (dir.), 2013, Buchet-Chastel, 352 p. (39 €)

Le plus intéressant de tous les ouvrages consacrés à la Camargue. Sous une présentation attrayante, très bien illustré et de lecture agréable, ce livre rassemble une somme incomparable d'informations sur la Camargue, et les article de manière à éclairer les pourquoi et les comment du fonctionnement de ce joyau des espaces naturels français. Évolution du trait de côte et des méandres du Rhône, gestion hydraulique, agriculture, élevage et autres activités humaines ont, au fil des siècles, façonné l'aspect des vastes zones humides camarguaises, et conditionnent leur avenir. Pour expliquer cette très forte imbrication entre les forces de la nature et les efforts de l'homme, près de 150 auteurs ont rassemblé leurs savoirs et fournissent un portrait très détaillé de la Camargue d'hier et d'aujourd'hui. Quatre grands chapitres (le milieu naturel ; les ressources et les hommes ; histoire, société, civilisation ; les arts et la culture) sont complétés d'une intéressante aide « à la découverte de la Camargue ». Certes, 7 pages seulement sont spécifiquement consacrées aux oiseaux. Mais ceux-ci sont également traités au travers de divers chapitres, comme ceux consacrés à la chasse ou à la protection de la nature. La diversité des thèmes abordés permet de beaucoup mieux comprendre, et apprécier, le cadre de vie de l'avifaune tout en ouvrant sur d'autres horizons. Cette encyclopédie, réalisée à l'initiative de la Réserve de la Biosphère de Camargue, est à lire et à relire avant et après tout voyage ornitho au pays des rizières, des manades et des flamants roses. (*P. Yésou*)

Looking for the Goshawk

Jameson C.M., 2013, Bloomsbury, Londres, 368 p. (15 £)

Difficile pour un ornithologue pressé de lire 350 pages sans aucune illustration et où les titres et sous-titres des chapitres n'informent en rien sur leur contenu. Et pourtant au fil de multiples tableaux, histoires et anecdotes en apparence décousus, tout ce qui a trait à l'Autour des palombes au Royaume-Uni est retracé ou vécu, de son extinction après un siècle de persécution à sa longue période d'absence et à son retour très progressif jusqu'à une population estimée aujourd'hui à 500 couples. Toujours extrêmement discrète, mal connue ou protégée par le secret, c'est l'occasion d'évoquer l'ancienne (et encore actuelle) lutte farouche des chasseurs contre les nuisibles, l'historique et les personnalités de la protection des oiseaux en Grande-Bretagne, de la fauconnerie aussi et des comparaisons avec la situation de l'Autour des palombes dans d'autres pays ? Et pour la petite histoire, c'est aussi l'occasion de nous rappeler ces passionnés de rapaces qui étudient et surveillent « leurs » autours, les difficultés que posent l'observation et le suivi de cette espèce extrêmement discrète et enfin la façon dont elle recolonise petit à petit le pays, à l'insu parfois des ornithologues. C'est une mine d'informations pour qui a le temps de le lire de bout en bout. (*JMT*)

Jean-Marc Thiollay
(jm.thiollay@wanadoo.fr)

Les nouvelles ornithos françaises en images

Octobre 2014-Janvier 2015



Marc Duquet



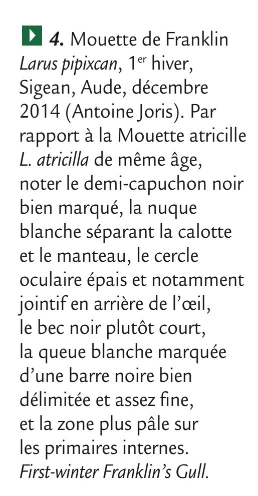


1. Élanion blanc *Elanus caeruleus*, Ymonville, Eure-et-Loir, novembre 2014 (Thierry Cense). Accompagné de 32 Hiboux des marais *Asio flammeus*, sans doute attirés par l'abondance des micro-mammifères à cette époque. *Black-shouldered Kite.*

2. Busard pâle *Circus macrourus* 1er hiver tentant de pirater un Hibou des marais *Asio flammeus*, Saint-Laurent-de-la-Prée, Charente-Maritime, janvier 2015 (Julien Gonin). *First-winter Pallid Harrier chasing a Short-eared Owl in order to steal its food.*

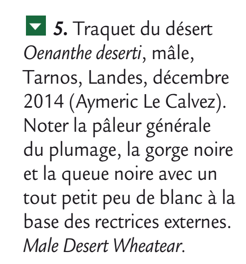
3. Deux Bernaches à cou roux *Branta ruficollis* avec des Bernaches du Canada *B. canadensis* et des Oies rieuses *Anser albifrons*, Poses, Eure, janvier 2015 (Maxime Zucca). Un assemblage d'espèces tout à fait inhabituel en France et plutôt sympathique, même si l'origine sauvage de ces Bernaches à cou roux reste sujette à discussion. *Two Red-breasted with Canada and White-fronted Geese.*





4. Mouette de Franklin *Larus pipixcan*, 1er hiver, Sigean, Aude, décembre 2014 (Antoine Joris). Par rapport à la Mouette atricille *L. atricilla* de même âge, noter le demi-capuchon noir bien marqué, la nuque blanche séparant la calotte et le manteau, le cercle oculaire épais et notamment jointif en arrière de l'œil, le bec noir plutôt court, la queue blanche marquée d'une barre noire bien délimitée et assez fine, et la zone plus pâle sur les primaires internes. *First-winter Franklin's Gull.*



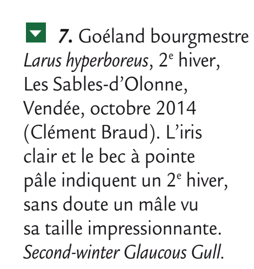


5. Traquet du désert *Oenanthe deserti*, mâle, Tarnos, Landes, décembre 2014 (Aymeric Le Calvez). Noter la pâleur générale du plumage, la gorge noire et la queue noire avec un tout petit peu de blanc à la base des rectrices externes. *Male Desert Wheatear.*





6. Busard pâle *Circus macrourus*, 1er hiver, Saint-Laurent-de-la-Prée, Charente-Maritime (Hugo Touzé). Le masque facial sombre, le collier pâle et l'écharpe brun foncé, typiques de l'espèce sont bien visibles ici. Noter également les primaires internes qui ne sont pas terminées de noir. *First-winter Pallid Harrier.*



7. Goéland bourgmestre *Larus hyperboreus*, 2e hiver, Les Sables-d'Olonne, Vendée, octobre 2014 (Clément Braud). L'iris clair et le bec à pointe pâle indiquent un 2e hiver, sans doute un mâle vu sa taille impressionnante. *Second-winter Glaucous Gull.*





8. Linotte à bec jaune *Carduelis flavirostris* (à gauche) avec des Linottes mélodieuses *C. cannabina*, Oye-Plage, Pas-de-Calais, janvier 2015 (Guy Flohart). Noter les parties supérieures fortement rayée de noir, la barre alaire pâle, la face teintée de brun-jaune et le bec jaune. Ici, le croupion n'est pas rose, ce qui plaide en faveur d'une femelle. *Twite (left) with Linnets.*



9. Accenteur alpin *Prunella collaris*, Mont-d'Or, Métabief, Doubs, novembre 2014 (Dominique Michelat). Tous les critères de l'espèce sont visibles ici : base du bec jaune, gorge blanche finement barrée de noire, flancs rayés de brun-roux, double barre alaire blanche pointillée. *Alpine Accentor.*





10. Étourneau unicolore *Sturnus unicolor*, île de Noirmoutier, Vendée, octobre 2014 (Olivier Vannucci). Noter l'absence totale de points blancs sur la tête et globalement dans le plumage (juste quelques chevrons blancs visibles aux sous-caudales), les rémiges et couvertures alaires sans liserés crème, et les pattes d'un rose soutenu ; la base rose du bec pointe vers une femelle. *Spotless Starling.*



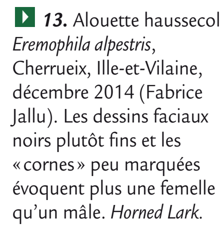


11. Étourneau roselin *Pastor roseus*, 1er hiver, Berre-l'Étang, Bouches-du-Rhône, novembre 2014 (Frank Dhermain). Noter que les grandes couvertures internes ont été muées et sont noires comme chez l'adulte, alors que tout le reste du plumage est de type juvénile. *First-winter Rosy Starling.*



12. Pouillot à grands sourcils *Phylloscopus inornatus*, Auriol, Bouches-du-Rhône, octobre 2014 (Pierre Giffon). Oiseau au plumage parfait et typique. À noter que l'espèce est de plus en plus abondante chaque automne en Europe et en particulier en France. *Yellow-browed Warbler.*





13. Alouette haussecol *Eremophila alpestris*, Cherrueix, Ille-et-Vilaine, décembre 2014 (Fabrice Jallu). Les dessins faciaux noirs plutôt fins et les « cornes » peu marquées évoquent plus une femelle qu'un mâle. *Horned Lark.*

Fidélité d'un couple de Pies-grièches à tête rousse *Lanius senator* à son site de reproduction

De nombreuses espèces d'oiseaux sont fidèles, d'une année à l'autre, à leur site de reproduction. La philopatrie des oiseaux migrateurs est bien décrite dans la littérature qui rapporte de nombreux cas d'attachement des adultes à leur zone de nidification de la saison précédente (Greenwood 1980). La fidélité au partenaire est, quant à elle, moins documentée. Elle intervient chez les espèces monogames et, comme la fidélité au site, elle jouerait un rôle bénéfique sur le succès dela reproduction (Greenwood & Harvey 1982, Black 1996).

La Pie-grièche à tête rousse *Lanius senator* est un passereau migrateur transsaharien. La formation des couples a lieu essentiellement lors des étapes migratoires, voire dans les quartiers d'hivernage (Lefranc & Worfolk 1997). De nombreux oiseaux arrivent ainsi déjà appariés sur leur zone de reproduction. Toutefois, du fait des aléas de la migration, un certain nombre d'entre eux y arrivent sans partenaire. La présente note relate la fidélité d'un couple de Pies-grièches à tête rousse à son site de reproduction pendant deux années consécutives.

Découverte du couple

Le 30 avril 2011, lors d'une prospection sur la commune de Chaillac-sur-Vienne, Haute-Vienne, un mâle de Pie-grièche à tête rousse est découvert sur un secteur non occupé par l'espèce depuis 2006. Aussitôt détecté, l'oiseau quitte son perchoir et se dissimule dans un chêne à une centaine de mètres. Il est à nouveau repéré sur le même territoire la semaine suivante. Puis la présence d'une femelle est décelée le 21 mai : elle est vue brièvement en vol, juste avant d'entrer dans une haie buissonnante. Lors d'une visite matinale, le 29 mai, le nid est rapidement localisé grâce aux allées et venues du mâle qui, de façon régulière, ravitaille la femelle. Le nid, dont l'accès est orienté nord-est, est placé à 6 mètres du sol sur une branche latérale dans la partie centrale d'un chêne. Il est possible de l'entrevoir à travers le feuillage, mais son contenu reste invisible. Le 25 juin, le couple nourrit activement sa progéniture au nid et l'un des jeunes, non volant, se tient aux abords immédiats de celui-ci. Une semaine plus tard, quatre jeunes volants sont observés dans une haie non loin du nid.

Capture du couple

Le territoire est également occupé par un couple de Pies-grièches écorcheurs *Lanius collurio*. Une cohabitation pacifique semble s'être établie entre les deux couples malgré la relative proximité des nids (52 m). Les mâles ont notamment un perchoir en commun : la cime d'un prunellier situé au bout d'une haie. Dans le cadre d'un programme personnel de baguage de la Pie-grièche écorcheur, une séance de capture est organisée le 9 juillet en compagnie de Johan Tillet et Thomas Williamson. Deux pièges rabattants (*clapnets*) sont installés de part et d'autre du perchoir, avec des teignes pour appât. Peu de temps après leur installation, ils se déclenchent et, à notre grand étonnement, nous constatons la capture du couple de Pies-grièches à tête rousse, avec un oiseau par piège ! Nous posons donc à chacun une bague métallique du muséum de Paris au tarse droit. Après la prise de mesures biométriques, les oiseaux sont relâchés sur leur territoire. Au cours des jours qui suivent, le groupe familial s'éloigne peu à peu de son site de reproduction. La dernière observation, le 15 juillet, portera sur un nourrissage de jeunes assuré par la femelle à 500 mètres du nid.

Retour du couple en 2012

Les premières visites sur le site de reproduction du couple de Pies-grièches à tête rousse, entamées dès la fin d'avril 2012, n'ont donné lieu à aucune observation de l'espèce jusqu'au 19 mai. À cette date, un mâle est aperçu furtivement à la cime d'un chêne, alors qu'un couple de Pies-grièches écorcheurs est déjà présent sur les lieux. Le couple à tête rousse se montre à plusieurs reprises le 9 juin, lors d'activités de chasse. Les deux partenaires sont porteurs d'une bague métallique au tarse droit ! Ce jour-là, le nid est aisément repéré grâce aux apports successifs de nourriture : il est placé dans le même chêne et sur la même branche que l'année précédente. Après l'envol de la nichée (deux jeunes), des sessions de baguage sont mises en œuvre afin de s'assurer formellement de l'origine des oiseaux. Le mâle (photo 1) et un des deux jeunes de la nichée sont capturés le 5 août, à l'aide d'un filet japonais positionné parallèlement à un roncier fréquenté par le groupe familial. Le 12 août, la femelle (photo 2) et l'autre jeune de la nichée sont capturés au même endroit. La lecture des bagues révèle que les oiseaux sont bien ceux qui ont été marqués l'année précédente sur le même site de reproduction. Les adultes sont alors équipés d'une bague supplémentaire, de couleur et portant un code spécifique, au tarse gauche, dans le but de les identifier individuellement à distance, au cas où le couple reviendrait nicher l'année suivante.

1. Pie-grièche à tête rousse *Lanius senator*, mâle, Chaillac-sur-Vienne, Haute-Vienne, août 2012 (Raphaël Bussière). *Male Woodchat Shrike trapped in central-western France in August 2012.*



2. Pie-grièche à tête rousse *Lanius senator*, femelle, Chaillac-sur-Vienne, Haute-Vienne, août 2012 (Raphaël Bussière). *Female Woodchat Shrike trapped in central-western France in August 2012.*

Retour du mâle en 2013

En 2013, le mâle est revenu seul sur le site, pour la troisième année consécutive, et a mené deux jeunes à l'envol avec une nouvelle partenaire. Le nid était positionné dans le même arbre que les années précédentes. Le mâle n'a pas été revu en 2014 et cette année-là le territoire n'a pas été occupé par l'espèce.

Discussion

Depuis 2006, selon les années, un à trois couples de Pies-grièches à tête rousse ont été recensés sur les 1 514 ha de la zone de suivi. Le site de nidification a toujours été abandonné l'année suivante par l'espèce, à l'exception de ce couple qui a niché deux années consécutives (2011 et 2012) sur le même site, où le mâle est revenu en 2013. Des études utilisant le baguage ont démontré la fidélité au site de reproduction d'une partie des Pies-grièches à tête rousse adultes. En Allemagne, cet attachement concerne entre 43 et 77 % des oiseaux selon les années (Ullrich 1987). En France, la proportion de retour des adultes sur leur site de reproduction de l'année précédente est similaire : 54 % en Bourgogne pour la période 2010-2012 (Abel 2013) et 30 % en Alsace pour la période 1991-1996, valeur plus faible en lien avec un fort déclin de la population alsacienne lors des dernières années de suivi (Koenig *et al.* 2001). La philopatrie est plus marquée chez les mâles que les femelles. À titre d'exemple, en Alsace, deux mâles adultes bagués sont revenus respectivement quatre et cinq années de suite, alors qu'aucune femelle n'a été fidèle à son site de nidification plus de deux années de suite (Bersuder & Koenig 1995).

Chez la Pie-grièche à tête rousse, la fidélité au partenaire est peu documentée dans la littérature spécialisée. L'espèce a été étudiée principalement en Europe centrale, en Europe de l'Ouest et en Afrique du Nord, mais la plupart des travaux n'ont pas utilisé de technique de marquage et ne permettent donc pas d'appréhender la fidélité du couple. Deux cas de fidélité avérée au partenaire ont cependant été rapportés en France. Ils sont issus d'un suivi par marquage coloré mené pendant six années consécutives dans le Bas-Rhin au sein d'une population de Pies-grièches à tête rousse. Sur douze couples bagués en 1991, deux sont revenus l'année suivante dans la zone de suivi, dont un qui est resté fidèle à son site de reproduction précédent (Bersuder & Koenig 1993). Par la suite, aucune preuve de fidélité au partenaire n'a été constatée par les auteurs au cours de leur suivi. Un cas de fidélité est également avéré en Espagne où un couple, bagué en 2012 dans la province de Castellón, est revenu l'année suivante sur son site de reproduction (Miguel Tirado Bernat, comm. pers.). Les autres travaux ne mettent en évidence aucune fidélité de ce type, ce qui en souligne le caractère peu commun. En Bourgogne, où seize couples ont été bagués entre 2010 et 2012, certains sites ont été réoccupés l'année suivante par un des deux partenaires mais jamais par le couple (Abel 2013). En Allemagne, B. Ullrich a réalisé un long suivi de l'espèce (1963-1986) mais n'a pour autant jamais constaté une quelconque fidélité du couple d'une année sur l'autre. De même en Bulgarie, aucun couple bagué n'a été contrôlé apparié l'année suivante (Boris Nikolov, comm. pers.).

Même si ce bilan ne suffit pas à préciser le taux de fidélité au partenaire chez la Pie-grièche à tête rousse, le baguage que nous avons réalisé a permis de mettre en évidence un nouveau cas (le second en France) de philopatrie d'un couple durant deux années consécutives et, pour le mâle, un nid élaboré dans le même chêne trois années de suite !

Remerciements

Je tiens à remercier Michel Granger, François Khim, Paul Koenig et Thomas Williamson pour la relecture de cette note et des corrections apportées. Merci également à Michel Schaub pour l'obtention de la publication allemande d'Ullrich ainsi que Jessica Dittmer pour sa précieuse aide à la traduction de l'article.

Bibliographie

• **Abel J.** (2013). *Suivi par marquage coloré de la Pie-grièche à tête rousse dans l'Auxois. Bilan du programme après quatre années d'étude.* LPO Côte-d'Or. (*http://www.cote-dor.lpo.fr/spip.php?article760*). • **Bersuder D. & Koenig P.** (1993). *Étude d'une population de Pies-grièches à tête rousse* (Lanius senator) *dans le Bas-Rhin : bilan du suivi et du baguage en 1992*. CEOA. Compte-rendu CRBPO non publié. • **Bersuder D. & Koenig P.** (1995). *Biologie d'une population de Pies-grièches à tête rousse* (Lanius senator) *dans le Bas-Rhin (67) : bilan du suivi et du baguage en 1994.* CEOA. Compte-rendu CRBPO non publié. • **Black J.M.** (ed.) (1996). *Partnership in Birds : the study of Monogamy.* Oxford Ornithology Series n° 6, Oxford University Press, Oxford. • **Greenwood P.J.** (1980). Mating systems, philopatry and dispersal in birds and mammals. *Animal Behaviour* 28 : 1140-1162. • **Greenwood P.J. & Harvey P.H.** (1982). The natal and breeding dispersal of birds. *Annual review of Ecology and Systematics* 13 : 1-21. • **Koenig P., Bersuder D. & Lutz A.** (2001). Un programme personnel de baguage couleur pour l'étude d'une population de Pie-grièche à tête rousse (*Lanius senator*) en Alsace. *Le Schoeniclus* 7 (1) : 13-18. • **Lefranc N. & Worfolk T.** (1997). *Shrikes. A Guide to the Shrikes of the World.* Christopher Helm, London. • **Ullrich B.** (1987). Beringungsergebnisse aus einer Brutpopulation des Rotkopfwürgers (*Lanius senator*) im mittleren Albvorland, Kreis Göppingen und Esslingen. *Orn. Jh. Baden-Württ.* 3 : 107-112.

Summary

Mate and breeding-site fidelity in Woodchat Shrike. *A breeding pair of Woodchat Shrikes was discovered in Haute-Vienne, central-western France, in 2011, on a territory unoccupied by this species since 2006. The pair was caught and fitted with metal rings. Both male and female came back to breed on the same territory the following year. The nest was set up in the same tree over three successive years (2011 to 2013), on the last year the male settled back with a different female. Most studies show a well-established breeding-site fidelity, this being stronger for males than females. The evidence for mate fidelity has rarely been documented so far. This is the second occurrence of mate fidelity for Woodchat Shrike in France, after one case being documented from Alsace in 1992. We know only one other case, in Spain in 2012-2013.*

Raphaël Bussière
(lanius87@yahoo.fr)

Un Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri* dans l'Hérault en mai 2013 : première mention française de l'espèce

En 2013, j'ai eu l'occasion de réaliser des inventaires naturalistes sur la commune de Fraïsse-sur-Agout, Hérault, au niveau de la tourbière de Gatimort, située juste au sud du pic du Rajal. Bien que le territoire français recèle quantité de milieux naturels riches et diversifiés, travailler sur un tel site relève presque de l'exception, aussi j'en prenais la route avec une excitation impatiente. Arrivés sur place le 6 mai, mon collègue Boris Varry et moi-même découvrions un paysage fascinant : une gigantesque tourbière située à environ 970 mètres d'altitude, cernée par des boisements de résineux à perte de vue. Là où le relief s'accentue, certaines parties du site évoluent en landes basses, prairies, fourrés, et les versants du pic du Rajal comportent autant de milieux ouverts ponctués de végétation arborescente que de landes à fougère aigle et de bosquets. Un milieu naturel où l'ouverture est donc prédominante, la forêt omniprésente, et où l'eau et la terre semblent ne former qu'un seul et même élément. Des bovins sont également bien présents dans ce paysage, qu'ils contribuent à maintenir en l'état par un pâturage estival extensif.

Observations

Nous avons passé les journées du 6 et du 7 mai sur le site afin d'y inventorier divers groupes faunistiques et plus particulièrement l'avifaune. Évoluer dans un milieu pareil n'est pas chose aisée : les touradons entravent sans cesse le passage, des trous dans le sol peuvent être parfaitement camouflés. La fragilité du milieu saute aux yeux et impose une extrême prudence quant à l'endroit où l'on pose ses pieds : si les espèces animales comme le Lézard vivipare *Lacerta vivipara* nous repèrent et fuient généralement avant d'être piétinées, la flore n'a pas cette capacité et, sans une vigilance constante, on aura tôt fait d'écraser des curiosités peu communes, telles que la Droséra à feuilles rondes *Drosera rotundifolia*. L'avifaune de la zone n'est pas caractérisée par une grande diversité d'espèces mais plutôt par la présence d'oiseaux spécialistes de ce type de milieu comme le Pipit farlouse *Anthus pratensis* ou le Tarier des prés *Saxicola rubetra*. La période de migration prénuptiale n'étant pas achevée, je m'attendais toutefois à des surprises, comme il est coutume dans les inventaires en milieux naturels peu communs... mais je ne m'attendais certainement pas à l'observation suivante.

Une rencontre inattendue

Le matin du 7 mai, le temps était nuageux et venteux, conditions peu idéales pour ce type d'inventaire notamment pour les prises de vue en raison de la faible luminosité. Concernant l'avifaune, les mâles étaient cependant peu avares de leur chant et se montraient assez facilement. Je quittais les milieux tourbeux pour parcourir une prairie de fauche bordée d'un bosquet mixte et parsemée d'arbustes. J'avais pu observer la veille nos deux espèces françaises de rougequeues, le Rougequeue à front blanc *Phoenicurus phoenicurus* et le Rougequeue noir *P. ochruros*, aussi suis-je presque passé à côté d'un passereau perché en haut d'un des arbustes à une distance d'environ

COMMENTAIRE DU CHN. Le document photographique qui a été transmis au CHN montre qu'il n'y a pas d'erreur d'identification concernant l'espèce proposée par l'observateur. La coloration du plumage du Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri* mâle est assez particulière pour que n'existe aucun risque de confusion : les parties supérieures noires s'étendent jusqu'à la calotte, qui est délimitée par un front blanc s'élargissant vers l'arrière pour former un net sourcil qui se prolonge vers le bas jusqu'aux cotés du cou ; les parties inférieures sont orange-rouille ; une large tache blanche alaire est présente. Toutes ces caractéristiques remarquables sont parfaitement visibles sur la photographie dont nous avons disposé. Le CHN a donc pu homologuer cette donnée comme se rapportant à un mâle de Rougequeue de Moussier.

COMMENTAIRE DE LA CAF. Le Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri*, longtemps appelé Rubiette de Moussier, est une espèce endémique de l'Atlas nord-africain où elle affectionne les pentes partiellement boisées jusqu'à environ 3 000 mètres. La dispersion postnuptiale conduit un nombre significatif d'oiseaux vers les zones côtières (p. ex. Isenmann *et al.* 2005), et l'espèce est observée occasionnellement sur les rives nord de la Méditerranée : Grèce, Italie, Espagne, Portugal. Il y avait 9 données en Italie jusqu'en 2011. Plus près des côtes africaines, 40 données ont été obtenues à Malte entre 1933 et 2012, au printemps (18) et en automne-hiver (22) avec une tendance récente à l'accroissement des données hivernales (Fenech & Sammut 2013). De plus, cette dispersion a conduit un mâle jusqu'en Angleterre en avril 1988 (*Ibis* 148 [2006] : 551). Dans ce contexte, et rien ne suggérant un oiseau échappé de captivité, la CAF a inscrit le Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri* en catégorie A de la Liste des oiseaux de France sur la base de l'individu mâle observé et photographié le 7 mai 2013 à Fraïsse-sur-Agout, Hérault.

Rappelons qu'une précédente mention (une femelle à Ouessant, Finistère, le 14 mai 1993), initialement inscrite sur la Liste des oiseaux de France, avait été réexaminée et invalidée par le CHN (*Ornithos* 15-5 [2008] : 337) et donc retirée de la liste française (*Ornithos* 16-6 [2009] : 391). Par ailleurs, la littérature ornithologique italienne a signalé la capture d'un oiseau à Nice, Alpes-Maritimes, le 22 novembre 1890. Ce spécimen est conservé au musée La Specola à Florence, où son identification a été vérifiée (Andrea Corso *fide* F. Jiguet). La CAF n'a pas encore statué sur cette mention ancienne. On se souviendra toutefois qu'au XIXe siècle, les marchés du sud de la France ont fourni aux collectionneurs des spécimens d'origine incertaine voire douteuse : pour cette raison, la CAF n'avait pas inscrit plusieurs mentions de Calliope sibérienne *Calliope calliope* sur la Liste des oiseaux de France (*Ornithos* 11-5 [2004] : 242).

Références

• **Isenmann P., Gaultier T., El Hili A., Azafzaf H., Dlensi H. & Smart M.** (2005). *Les oiseaux de Tunisie/Birds of Tunisia.* Société d'Études Ornithologiques de France, Paris. • **Fenech N. & Sammut M.** (2013). Increased numbers of wintering Moussier's Redstarts in Malta. *British Birds* 106 : 42-43.

1. Site d'observation du premier Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri* pour la France, Fraïsse-sur-Agout, Hérault, mai 2013 (Bruno Labrousse, ETEN Environnement). *Site of the observation of a male Moussier's Redstart, the first for France.*



10 mètres : « Rougequeue à front blanc », me dis-je en voyant l'agitation de sa queue et son panel de couleurs. Mais la luminosité, réellement de mauvaise qualité et l'incertitude me poussèrent à l'observer plus longuement. Il me sembla d'abord distinguer un Rougequeue à front blanc éventuellement atteint de leucisme, mais sa posture et sa position m'empêchaient de distinguer correctement des critères fiables. C'est alors que l'oiseau s'envola, par chance dans ma direction, pour se poser sur un arbuste à une distance d'environ 5 mètres.



2. Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri*, mâle, Fraïsse-sur-Agout, Hérault, mai 2013 (Bruno Labrousse, ETEN Environnement). *Male Moussier's Redstart, the first for France.*

Identification

Je le distinguais dès lors parfaitement : *ailes, dos et tête noirs, gorge, dessous du corps et croupion d'un beau rouge*, deux particularités qui me parurent être des critères importants, *large tache blanche sur chaque aile et épais sourcil blanc se prolongeant sur les côtés du cou*. À ce stade de l'observation, j'écartais fermement l'hypothèse d'un rougequeue leucique, mais je n'avais pas en tête les critères permettant une identification, ni de guide ornitho en poche. Je tentai une photo avec un numérique compact en zoomant au maximum. Le cliché réalisé, l'oiseau s'envola presque instantanément. L'observation aura donc duré 2 minutes et il ne me tardait qu'une chose, retrouver Boris et statuer sur l'espèce en comparant le cliché, qui n'était pas un gros plan mais paraissait suffisant, aux illustrations du guide ornitho qu'il avait avec lui. Le guide en main, j'identifiai de manière certaine le Rougequeue de Moussier *Phoenicurus moussieri*, tout en étant perturbé en consultant la carte de répartition : qu'est-ce qu'un passereau nord-africain faisait en France ? En effet, l'espèce est endémique du nord-ouest de l'Afrique (du Maroc à la Tunisie) et elle est réputée sédentaire, bien qu'elle soit sujette à des mouvements altitudinaux et à une dispersion postnuptiale.

Discussion

Des Rougequeues de Moussier ont été observés dans plusieurs pays du sud de l'Europe –Malte, Italie, Espagne, Grèce, Portugal – ainsi qu'une fois en Grande-Bretagne (Slack 2009). Des oiseaux ont même hiverné au Portugal et à Majorque (îles Baléares), respectivement en 2006-2007 et 2011-2012 (Fenech & Sammut 2013). Les observations ponctuelles européennes ont eu lieu surtout en automne-hiver (septembre-janvier) et dans une moindre mesure au printemps (mars-avril). Comment expliquer cette observation en mai ? S'agit-il d'un oiseau en fin d'hivernage prolongé (peu probable, le site étant recouvert de plus d'un mètre de neige en période hivernale...), ou d'un cas d'*overshooting* ? Pour la symbolique, il me plaît à penser que ce rougequeue a peut-être simplement voulu visiter le département où le médecin militaire naturaliste Jean Moussier effectua ses études de médecine, qui l'ont conduit à collecter des spécimens en Algérie en 1846, débouchant sur la description officielle de l'espèce par Léon Olphe-Galliard en 1852 !

Bibliographie

• **Fenech N. & Sammut M.** (2013). Increased numbers of wintering Moussier's Redstarts in Malta. *British Birds* 106 : 42-43. • **Slack R.** (2009). *Rare Birds. Where and When. An Analysis of Status & Distribution in Britain and Ireland. Volume 1, sandrgrouse to New World orioles*. Rare Bird Books, York.

Summary

Moussier's Redstart, new to France. *On 7th May 2013, a male Moussier's Redstart was observed and photographed in Fraïsse-sur-Agout, Hérault, southern France. Accepted by the French Rarities Committee (CHN), the taxon was added to category A of the French List by the French Avifaunal Committee.*

Contact : Bruno Labrousse (brunolabrousse@hotmail.fr)

infos

Erratum

En page 336 du dernier numéro d'*Ornithos* (21-6), l'**Albatros à nez jaune** *Thalassarche chlororhynchos* de la photo 2 n'est pas un 1re année, mais un oiseau de deux ans, c'est-à-dire dans sa troisième année civile. Il a en effet déjà mué ses trois rémiges primaires externes, d'où le léger contraste entre celles-ci, noires, et les vieilles rémiges internes plus brunes. Merci à Frédéric Jiguet qui nous a signalé cette erreur.

La Bondrée apivore est-elle en déclin?

Selon certaines publications, la population européenne de la **Bondrée apivore** *Pernis apivorus* est relativement stable, pourtant des preuves solides indiquent que l'espèce décline dans plusieurs pays, dont la Finlande, la Suède, les Pays-Bas et l'Allemagne. Des spécialistes des rapaces ont cherché à vérifier si cette diminution pouvait être associée à des changements dans la survie ou la reproduction de cette espèce. Dans cette optique, ils ont étudié des oiseaux bagués trouvés morts dans sept pays différents au cours de la période 1957-2005. L'étude a révélé que la survie était significativement plus faible pour les oiseaux de 1re année (62,6%) que pour les oiseaux plus âgés. Les bondrées de 2e et de 3e années avaient des chances de survie plus élevées: respectivement 83,7% et 87%. Mais pour les adultes plus âgés, elles retombaient entre 80,8% et 82%. La croissance de la population est largement tributaire de la survie des oiseaux adultes, car l'effet de la survie est sept fois plus important que celui de la reproduction. Cela signifie que le déclin de la population ne peut être stoppé que par une meilleure survie des oiseaux adultes. Sur deux sites d'étude des Pays-Bas, le succès de reproduction de la Bondrée apivore varie de 0,53 à 0,88 jeune par couple. C'est largement insuffisant quand on on sait qu'il faut atteindre au moins 1,16 jeune par couple pour garantir la stabilité de la population. Le problème est donc double: un taux de survie trop faible des oiseaux adultes et un succès reproducteur insuffisant. Par ailleurs, les informations sur ce qu'il se passe dans les quartiers d'hivernage manquent, bien que l'on puisse craindre que l'espèce y souffre de la destruction des habitats. (*Ardea* 100-2)

Faucons d'Éléonore nicheurs de Sicile

Un recensement des colonies de **Faucon d'Éléonore** *Falco eleonorae* des îles Éoliennes, qui se trouvent à quelques dizaines de kilomètres au nord de la Sicile, et des îles Pélages, un archipel volcanique situé dans le canal de Malte, à environ 100 kilomètres au nord de la Tunisie, a révélé un nombre inattendu d'oiseaux en plumage de 2e année (en moyenne 20%). La colonie de Salina, une des îles Éoliennes, a été recensée tous les ans de 1998 à 2010. Au cours de ces 13 années, un total de 30 femelles en plumage de 2e année a été trouvé, dont la plupart (90%) étaient accouplés à un mâle adulte. On ne connaît pas le succès de l'éclosion, mais le nombre de jeunes à l'envol par couple a diminué de 1,65 en 2000 à 0,40 dans les dernières années de l'enquête. À Lampedusa, l'île principale de l'archipel des Pélages, le succès de reproduction était faible également: entre 0,8 et 1,5 jeune à l'envol par couple, mais la population reste stable depuis plusieurs années. Contrairement à Salina, le nombre d'oiseaux en plumage de 2e année y a diminué. L'île d'Alicidi, dans l'archipel des îles Éoliennes, abrite la plus grande colonie et le nombre de couples nicheurs y est passé de 25-28 en 1997 à 40-50 en 2009. Mais parallèlement le succès de l'éclosion a diminué de 1,8 à 0,6 jeune par couple, un phénomène ayant coïncidé avec l'augmentation du nombre d'oiseaux en plumage de 2e année. La part élevée d'oiseaux de 2e année nichant dans ces colonies pourrait présager de leur déclin. (*British Birds* 105-12)

Cormoran pygmée en expansion en Europe

Avant 1999, le **Cormoran pygmée** *Phalacrocorax pygmeus* avait été observé 75 fois en Europe centrale et occidentale, dont 14 fois au XIXe siècle. Une petite moitié de ces observations (30) concerne la période 1900-1989. Ce n'est qu'au début des années 1990 que le nombre de mentions a commencé à augmenter, notamment en Autriche, Pologne et Slovaquie. De 2000 à 2011, les observations se sont multipliées de façon fulgurante. Pendant cette courte période, 227 données ont ainsi été enregistrées en Europe centrale et occidentale (sans compter la Slovaquie et l'Autriche). L'accroissement a été le plus remarquable en Pologne, mais le nombre de données a également augmenté en Allemagne, en Autriche et en République tchèque. En Autriche, le premier cas de nidification a été signalé en 2007 et en Slovaquie, on compte jusqu'à 700 Cormorans pygmées hivernants. Entre 2000 et 2011, il y a eu 8 observations de cette espèce en Europe centrale et dans le sud de l'Europe. Les vingt dernières années, la population nicheuse du sud de l'Europe s'est développée considérablement, de même qu'en Hongrie, en Italie, en Ukraine et dans les pays de l'ex-Yougoslavie. Cela s'est aussi traduit par une expansion de l'espèce vers le nord. L'augmentation de la ressource alimentaire sous forme de petites espèces de poissons, liée à l'eutrophisation des eaux et à la surpêche des grands poissons prédateurs, mais aussi l'interdiction de l'utilisation du DDT, une meilleure protection de l'espèce et les changements climatiques contribuent certainement à cette augmentation des observations. Même s'il y reste encore très rare, le Cormoran pygmée est désormais d'apparition annuelle dans le quart sud-est de la France: 4 individus en 2011, 4 individus en 2012, un adulte en 2013 et un en 2014. (*Dutch Birding* 34-5)

Grenouilles et geckos au menu de l'Effraie

Deux chercheurs suisses ont déterminé la part des reptiles et des amphibiens dans l'alimentation de l'**Effraie des clochers** *Tyto alba* en Europe. Quelque 600 publications ont pour cela été analysées, ce qui représente plus de 3 millions de proies identifiées dans des pelotes de réjection. Parmi celles-ci figuraient 17869 amphibiens (0,54%) et 2402 reptiles (0,08%). Les 9036 amphibiens ayant été identifiés au niveau spécifique prouvent que l'Effraie des clochers évite d'une part de consommer des espèces toxiques, et d'autre part ne capture que rarement des rainettes (Hylidés). Les vraies grenouilles (Ranidés) sont de loin les amphibiens les plus capturés, suivies par les pélobates (Pélobatidés) et le Pélodyte ponctué (Pélodytidés). La capture d'amphibiens a surtout lieu pendant les nuits pluvieuses, lorsque les petits mammifères ont tendance à rester à l'abri. Les reptiles sont quant à eux surtout capturés dans les régions méridionales du continent européen et notamment sur les îles méditerranéennes. Une forte proportion (77,1%) des 1304 reptiles identifiés au niveau spécifique étaient des geckos (Gekkonidés), de petits lézards nocturnes. (*Bird Study* 59-4 & 60-2)

Expansion du Pic mar en Catalogne

Le **Pic mar** *Dendrocopos medius* est une espèce rare dans le nord de Espagne et il est même considéré comme menacé en Catalogne. Pourtant, dans la partie orientale des Pyrénées, plus particulièrement dans le val d'Aran en Catalogne, une forte augmentation des effectifs a été notée. La population de Pic mar y est passé de 2 couples en 1990 à 27 couples en 2010, avec une extension dans deux branches de la vallée. La densité de la population nicheuse a été estimée à 0,22 couple/10 ha. L'espèce était présente dans un peu plus de la moitié des 26 bois explorés et il n'y avait pas de différence en fonction de la superficie des boisements. Les territoires occupés dans les bois mixtes étaient caractérisés par la présence du chêne pédonculé, ce qui permet de conclure que le Pic mar se répand dans les Pyrénées grâce à l'augmentation de bois de chênes vieillissants. (*Ardeola* 60-2)









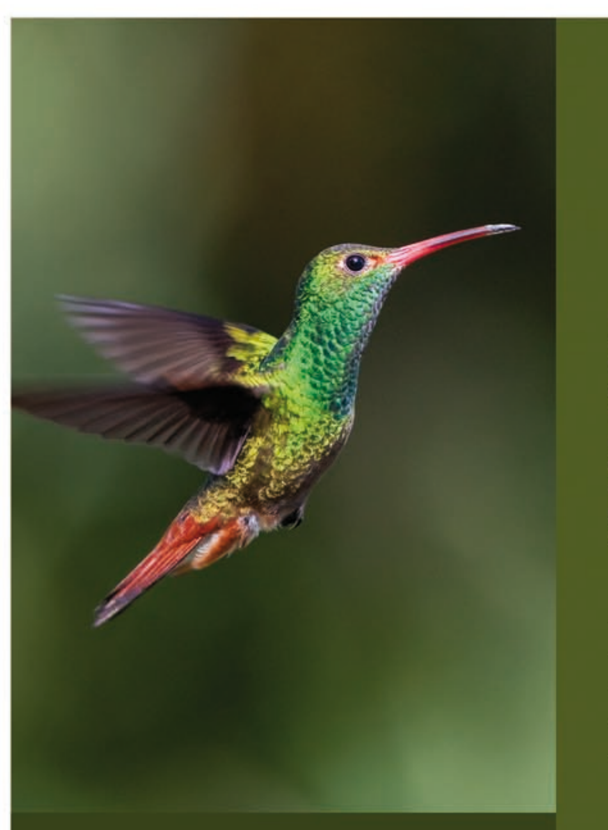


Voir les détails et les ressentir.

NOUVEAU !

Nouvelles Leica Trinovid 42





L'optique des nouvelles Trinovid 42 vous plonge au cœur de l'évènement. Technologie de pointe et matériaux haut de gamme en font des jumelles d'une classe à part. Le corps en magnésium offre une ligne très élégante, mais aussi une robustesse à la hauteur des pires conditions d'utilisation. Grâce à leur ergonomie remarquable, les Trinovid 42 sont maintenues confortablement même lors de longues séances d'observation.

- performances optiques remarquables
- contraste parfait et neutralité chromatique
- étanches jusqu'à 5m d'immersion
- traitement multicouche HDC ®
- **modèles disponibles :** 8 x 42, 10 x 42

Leica Camera
310 Impasse de la Tuilerie
74410 Saint-Jorioz
www.leica-camera.com

Plus d'informations sur
www.leica-sportoptics.fr